



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Hommage de l'auteur
à Monsieur le Dr. Choisy, archéologue.
H. L. Lantier

46704.

L'ÉGLISE

DE

L'ANCIENNE ABBAYE DE VILLERS

L'ÉGLISE

DE

L'ANCIENNE ABBAYE DE VILLERS

PAR

ÉMILE COULON

Architecte provincial

;



BRUXELLES

IMPRIMERIE DE V^e JULIEN BAERTSOEN, SUCC^r DE BOLS-WITTOUCK

—
1878

49/ 584

LOAN STACK

BX2612
V5C6
1878
MAIN

(Extrait du *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*)

L'ÉGLISE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE VILLERS.

AVIS AU LECTEUR.

Cette notice est extraite d'un manuscrit composant, avec 51 grandes planches d'ensemble et de détails, la *Monographie complète, avec restauration, de l'église de l'ancienne abbaye de Villers*, monographie qui a été terminée à la date du 31 décembre 1875 et présentée, le 18 janvier suivant, à M. le Gouverneur de la province de Brabant et au Comité, placé sous sa présidence, des membres correspondants de la Commission royale des monuments (1).

(1)

SÉANCE DU 18 JANVIER 1876.

Présents : MM. Van Bommel, Vice-Président ; Coulon, De Brou, Geefs, Hansotte, Lavergne, Slingeneyer, Trappeniers, Membres ; Pinchart, Membre-Secrétaire ; Barbiaux, Secrétaire-Adjoint.

M. Coulon communique son travail sur *l'Église abbatiale de Villers-la-Ville*.

M. Van Bommel, Vice-Président, ayant suivi et contrôlé les recherches faites sur les lieux, donne des explications détaillées.

Le Comité témoigne toute son admiration pour cette œuvre hors ligne et adresse à M. Coulon ses félicitations les plus chaleureuses. Il exprime le vœu que ce grand travail soit publié aux frais de l'État, etc.

Le Comité fit à ce travail archéologique le meilleur accueil et, à l'unanimité, émit des vœux pour qu'il fût « complété par l'étude du reste de l'abbaye dans ses parties appartenant au moyen âge, et que cette monographie fût publiée aux frais de l'État ».

Par dépêche du 17 juillet 1876, M. le Ministre de l'Intérieur m'apprit que, moyennant certaines modifications, mon étude figurerait au Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. Il était bien entendu que cela ne devait rien avoir de commun avec la grande publication désirée par le Comité du Brabant, dont les vœux n'ont eu aucune suite.

Je me borne à donner quelques planches d'ensemble de l'édifice, réduites selon le format de ce recueil, ainsi qu'une courte notice extraite du manuscrit, lequel n'est déjà qu'un résumé fort sommaire.

J'ai été devancé auprès du public par un architecte belge et un écrivain français qui viennent de publier un opuscule intitulé : *Abbaye de Villers-la-Ville, de l'ordre de Cîteaux*.

On y signale, comme constituant une révélation et pour trait capital, la *couture* pratiquée dans les murs de la sixième travée et d'où il résulte que l'église fut construite en deux grandes étapes; or cette découverte fut faite par M. Jules Tarlier et moi, comme le constate notre lettre du 25 septembre 1863, rendant compte au Président de la Commission royale des monuments de cette trouvaille archéologique. De plus, le 7 avril 1873, en séance du Comité du Brabant, j'ai donné lecture d'une notice relative aux études que, sur la demande de la Commission prémentionnée, cet archéologue distingué et moi avions déjà faites à Villers; cette notice, publiée dans le Bulletin n° 2, rappelle ladite

couture et confirme nos droits à la paternité de ce fait historique.

Il y a dans l'opuscule cité plus haut divers points de rencontre avec ma monographie; il ne me convient pas de m'en occuper, du moins maintenant; je me serais même complètement abstenu si j'avais été seul en jeu, si mon devoir ne m'obligeait de faire restituer à mon regretté ami J. Tarlier, la part qui lui revient dans cette importante découverte.

Lorsqu'en 1875 je repris seul et terminai les études de l'église de Villers, je parvins à m'assurer et à démontrer que la partie la plus ancienne du vaisseau était la partie orientale; dans cette circonstance, l'histoire me vint en aide, grâce à un renseignement de M. Alphonse Wauters, qui, dans une notice publiée en 1856, avait rappelé, d'après une ancienne chronique, que, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, grâce à la munificence d'un chevalier d'Yssche, on avait édifié la partie moyenne ou antérieure du temple, c'est-à-dire de la nef.

J'ai puisé à diverses reprises dans les ouvrages de l'éminent historien d'autres indications utiles à mes recherches et elles m'ont permis de constater que, dans cette étude de l'église de Villers, les matériaux de l'histoire sont d'accord avec les données architecturales. Sentant toute l'importance de cette tâche, je ne l'avais acceptée que sous condition d'avoir pour le texte le concours d'un archéologue; sur ma demande, M. Van Bommel, Vice-Président du Comité provincial des monuments, consentit éventuellement à être mon collaborateur, ce qui fut ratifié par M. le Ministre de l'Intérieur et la Députation permanente du Brabant. Par malheur

le soin d'achever un ouvrage commencé antérieurement ayant absorbé cet écrivain distingué plus qu'il ne l'avait prévu, j'ai été privé de son concours, après avoir cependant fait avec lui plusieurs excursions à l'abbaye de Villers, qu'il connaît de longue date, et dans lesquelles j'ai profité de ses conseils et obtenu pour mes principales déductions un contrôle d'une réelle importance; je remplis donc un devoir en exprimant ici mes sincères remerciements à M. Van Bemmelen.

Bruxelles, le 25 mai 1878.

NOTICE

SUR

L'ÉGLISE EN RUINES DE L'ANCIENNE ABBAYE DE VILLERS.



Extraits du manuscrit en date du 31 décembre 1875 formant, avec 31 grandes planches de dessins d'ensemble et de détails, la monographie complète de ce monument, déposée aux archives du Ministère de l'intérieur.

I.

Ce travail est un commencement de satisfaction donnée à un vœu exprimé en assemblée des membres effectifs et correspondants de la Commission royale des monuments, en 1861, de dresser et de publier aux frais de l'État la monographie de nos principaux monuments.

Dans une lettre adressée à M. le Ministre de l'intérieur, le 12 novembre de la même année, feu Jules Tarlier et moi avons réclamé la priorité en faveur de l'ancienne église abbatiale de Villers. Nous invoquions dans ce but la beauté de son architecture et son importance de premier ordre comme monument; nous disions, en outre, que son état de

délabrement permettait de faire sur le vif une étude approfondie et d'autant plus pressante que l'édifice pouvait, d'un moment à l'autre, s'effondrer en partie.

J'ai hâte de le déclarer, les appréhensions des constructeurs ne se sont pas réalisées, car depuis lors la ruine a fait peu de progrès. Des déviations ont augmenté, des lézardes se sont élargies, et l'on a perdu quelques fragments partiels ; mais l'ensemble de la construction est encore debout avec ses hautes murailles déhanchées, qui semblent défier les lois de l'équilibre.

J'insiste sur le but de cette monographie : il n'existait rien de complet ou d'approchant en fait de dessins de l'église de Villers ; or, dans cette situation, si elle venait à s'effondrer, c'eût été un monument tout à fait perdu pour l'art national ; notre œuvre a comblé cette lacune. On possède maintenant, pour l'église, tous les dessins cotés d'ensemble et de détails, joints à une description minutieuse ; une sorte d'état des lieux, un enregistrement des faits archéologiques (dont cette notice n'est qu'un résumé), avec une étude sommaire de la structure savante de l'édifice et l'exposé de diverses restaurations basé sur des preuves positives. Tel était le programme qui avait été posé et que je crois avoir accompli dans toute son étendue, à tel degré que la catastrophe inévitable ne sera point irréparable, ou qu'on aura cette consolation de posséder en dessins complets et rigoureusement exacts l'église de Villers telle qu'on l'a connue. Sous ce rapport même, rien n'empêchera qu'on n'entreprenne un jour sa reconstruction ; la localité qui en serait dotée aurait lieu d'être fière de posséder un monument de cette valeur et elle rendrait un service signalé à notre art architectural.

Mes grands dessins d'ensemble ont été exécutés au trait, ce qui est plus correct. Dans un édifice d'une aussi grande beauté de proportions que Villers, il est essentiel de présenter une œuvre graphique d'une précision rigoureuse. Si l'on veut rechercher la cause de certains effets, il faut avant tout connaître les formes réelles et les dimensions qui ont créé ces effets.

Je crois avoir reproduit à grands traits, dans ce qui peut le plus intéresser l'art architectural, le monument tel qu'il fut au ^{xiii}^e siècle.

Sans doute, il faut faire son deuil de ce qui a été enlevé : charpentes, toits, flèches, menuiseries, verrières, ferronneries, tombeaux, statues, mais tout cela constitue des appendices, des accessoires, dont la perte, regrettable sans doute, n'enlève rien au mérite d'un chef-d'œuvre d'architecture ; l'édifice, et c'est là le principal, reste intact dans sa conception, dans son originalité native ; la presque totalité des objets dont je viens de parler n'étaient pas dus au maître primitif et, dès lors, perdent à mes yeux beaucoup de leur intérêt.

A l'aide des dessins, lorsque de nouveaux éboulements surviendront, de nouvelles parties seront mises à découvert et permettront de résoudre des points de détail inattendus et d'autres encore insuffisamment établis.

Ce qui s'écroulera d'abord, on peut en être assuré, ce seront les hautes murailles de la partie ouest de la nef, le restant de voûte de cette nef contre le chalcidique et l'étage supérieur des tours ; on comprend qu'il en résultera d'affreux dégâts dans les parties inférieure de l'œuvre.

La nature n'a pas été contraire à la conservation de

l'église de Villers ; son ennemi aura été l'homme, car c'est lui qui n'a rien abrité ni rien consolidé quand il en était temps encore ; c'est lui qui a assisté impassible à une lente destruction dont il aurait pu arrêter les progrès. En réalité, cette monographie est la première marque de sérieux intérêt que l'on donne à un édifice dans lequel s'affirme avec éclat l'art puissant du ^{xiii}^e siècle.

Je remarque dans le plan de l'église que la symétrie y est respectée quand elle n'est pas un obstacle aux dispositions générales adoptées pour le monastère ; sinon, on la néglige ouvertement, sans recourir à des palliatifs.

A l'intérieur tout devait être plâtré ; c'est pourquoi l'appareil, aux parties en pierres ciselées, est souvent d'une irrégularité qu'on ne s'est point permise à l'extérieur. Dans le premier cas, les matériaux devant être cachés, peu importait leur forme ; il suffisait que cela fût solide et l'on y trouvait même le moyen de mettre en œuvre des pierres de tout calibre et surtout les déchets.

La règle monastique primitive m'a donné la clef de divers détails ; je ne rechercherai pas à quel degré le relâchement ou l'abandon de certaines de ces règles influa sur les changements successifs, qui, sans exception, furent tous nuisibles au monument même. La plus importante de ces modifications fut l'érection des sept chapelles du collatéral nord ; je les ai relevées dans mes dessins ; elles ont bien le cachet du gothique de la seconde période. Mais je ne me suis pas arrêté aux modifications relativement récentes, comme, par exemple, cette cloison qui partait du chœur et s'engageait du transept dans quelques travées de la nef et pour laquelle on a coupé, sans vergogne, des saillies de bases et de chapiteaux.

De simples ponctués indiquent les grandes voûtes qui sont tombées ; celles qui subsistent sont marquées par des traits. On a ainsi la situation actuelle.

Rien n'est figuré de la partie du cloître adossée à l'édifice et dont l'examen est sans intérêt pour l'étude de l'église.

En consultant les documents anciens qui nous parlent de l'abbaye, j'ai reconnu que les iconographies du ^{xvii}^e siècle sont assez exactes ; celles du ^{xviii}^e le sont moins.

Je n'ai admis dans la restauration que ce qui était confirmé par les faits établis sur des preuves, en un mot ce qui résultait de la lecture du monument. Tout ce qui avait un caractère conjectural a été écarté des restaurations graphiques.

Les déblais ont dégagé deux et parfois trois carrelages superposés ; il va sans dire que leur nivellement donne des ondulations, par suite de tassements, de chutes des voûtes, d'affaissements sous la charge des décombres, etc. Il a été tenu compte de ces divers éléments d'appréciation, surtout aux socles de portes et de colonnes, et aux anciens seuils, afin de s'arrêter à un niveau logique.

II.

Les ruines de Villers présentent un aspect très-imposant. Composées d'un grand nombre de bâtiments construits avec somptuosité, isolées dans un beau vallon, au milieu de bois, elles produisent l'effet le plus puissant sur celui qui les contemple. Des collines qui les entourent on peut admirablement en saisir l'ensemble.

L'église, de style ogival primaire, domine tout par sa masse ; elle arrête le regard par sa grande ligne horizontale de corniche, qui, avec les oculi, lui donnent à distance un cachet oriental.

En regardant la façade d'un point élevé, on aperçoit deux édifices de second ordre, semblables à des églises filles de la première et du même style : l'un à gauche et en avant de la façade est ce que l'on nomme *la Brasserie* ; l'autre, à droite et en arrière-plan, est l'ancien *Réfectoire*, séparé de l'église par le cloître. Dans la même direction que la façade de l'église s'étend vers le sud un corps de bâtiments en ruines, que l'on désignait dans les derniers temps sous le nom d'*Infirmierie*.

Une tradition erronée voit dans *la Brasserie* l'église primitive et Schayes dit que son style ne dément pas cette hypothèse. C'est une erreur : le porche du temple étant du roman pur, remonte plus haut que la Brasserie, dans laquelle les différentes dimensions des entre-colonnements, le peu d'élévation de la voûte et la présence d'un grenier formant étage ne permettent pas de voir un temple. La légende d'ouvriers étrangers qui l'auraient construite dans l'espace d'une nuit peut avoir un fond de vérité, parce que les détails y sont profilés d'une tout autre manière que dans l'église et le réfectoire. La construction dénote même une exécution rapide et d'un dessin étranger, les matériaux ont été pris tels quels dans une carrière située à deux pas de là ; tout y est fort simple et d'un petit caractère. Une brigade de tâcherons, avec tout le personnel des serviteurs de l'abbaye, aura enlevé l'édifice en une seule campagne ; la légende vient sans doute de là.

Le réfectoire est une œuvre délicate, bien soignée; il a conservé ses pignons, perdu ses colonnes et partant ses voûtes. Cet édifice, contemporain de l'église, aura été dessiné par le maître de l'œuvre de celle-ci; on y reconnaît sa touche, ses profils et son mode de construire. Ce n'est ni savant, ni hardi, mais bien étudié. Le réfectoire fut construit aussi sur de grandes dimensions pour la même raison : la prospérité du monastère qui, en 1273, comptait 100 moines et 500 convers. Nul doute qu'à l'époque où l'on construisit ce réfectoire, l'abbaye ait eu déjà une population nombreuse.

III.

L'église de Villers, je parle du vaisseau ogival primaire du commencement du XIII^e siècle, est une œuvre magistrale, dans laquelle l'architecte s'est non-seulement montré à la hauteur des progrès de son époque, mais encore a réalisé par des moyens simples et logiques d'avantageuses innovations.

L'ordonnance du temple est pleine d'ampleur et de relief, et chacun est d'accord pour reconnaître l'élégance de ses proportions.

La construction, faite de matériaux qui, très-certainement, étaient pour la première fois employés à cette échelle, est bien pondérée et équilibrée; elle résulte de calculs certains et dénote une expérience consommée.

J'ai vainement cherché quelque point de construction où l'on aurait pu prendre le maître de l'œuvre en défaut, un fragment quelconque où son talent aurait dévié ou

faibli par erreur de calcul, je n'ai rien trouvé. Partout ce qui marque le dépérissement est dû au vandalisme du siècle dernier, sans lequel tout serait resté dans un état de parfaite solidité. L'église de Villers n'avait point alors parcouru la moitié de la carrière à laquelle elle pouvait prétendre.

Ces mérites du système, je les retrouve dans les détails de construction, et je reviens sur cette sollicitude attentive dans le choix des matériaux et l'assignation qui leur est faite de l'emplacement le plus favorable à leur nature propre et leurs dimensions. Pour parvenir au résultat obtenu, il fallait non-seulement du savoir et de l'intelligence, mais aussi l'exercice d'une surveillance constante et dévouée.

L'architecte resta le strict observateur de la règle de saint Bernard à l'époque où cette règle était déjà moins suivie. Le célèbre abbé de Clairvaux n'a pu rêver un monument respectant davantage ses goûts de simplicité et qui réunit plus de grandeur et de noblesse.

En contemplant l'édifice, on sent un plan bien arrêté, rendant ce que son auteur voulait, restant dans le courant des idées contemporaines, mais rempli d'originalité; malgré les obstacles d'une règle qui aurait entravé un architecte moins capable; le maître sut produire des éléments décoratifs, aussi nouveaux que distingués, dans un domaine où la forme artistique paraissait si peu réalisable. Les profils des moulures sont pleins de souplesse et de rondeur. Que d'unité dans les lignes, les moulures et les rares ornements! Tout se tient, se lie et porte l'empreinte la plus absolue de l'individualité.

IV.

Le gothique primaire a imprimé son cachet à la masse de l'édifice, mais il s'y trouve des portions d'une architecture antérieure ou plus récente. Dans ses grandes lignes, il se présente comme suit :

L'avant-corps, à l'occident, est composé d'un porche roman et primitif jusqu'à l'étage, sur lequel on a élevé trois étages terminés horizontalement à hauteur de la corniche ; les gâbles, qui, d'après les vues de Sanderus et de Le Roy, le surmontaient en se pénétrant, ont disparu, ainsi que les toitures ; or, comme à une époque peu reculée, on a abattu aussi les pignons des transepts, il se fait que tout est réduit à une même horizontale, sur un développement de trois cents mètres, ce qui contribue à l'aspect original et sans exemple de cette ruine célèbre.

La façade est mutilée et bouleversée au possible ; ses travées extrêmes constituent des commencements de tours arrêtés à la hauteur du corps de l'église.

Les trois nefs, avec leurs dix travées, aboutissent à un transept où les bas-côtés se répètent en présentant à l'est de chaque croisillon trois chapelles en avant du chœur.

Le chœur est relativement court et les nefs sont fort longues ; ces dernières furent faites en deux époques. Plus tard, on accola sept chapelles au flanc septentrional nord. Une chapelle au bout du croisillon du transept du même côté s'était élevée antérieurement ; ce petit édifice est bien construit, et sa voûte a fait bonne contenance jusqu'ici.

L'œuvre centrale est à trois étages ; celui du milieu existe

réellement au chœur seul, mais au transept comme à la nef, il est apparent, il simule un triforium.

Au dedans et au dehors, les trois parties principales : nefs, transepts, chœur, s'harmonisent parfaitement; elles résument l'église de Villers, qui à son tour résume les ruines : c'est la véritable production du ^{xiii}^e siècle, et, si un long espace de temps s'est écoulé après l'achèvement de la fraction primordiale qui du chœur va jusqu'au milieu des nefs, on a eu ensuite la sagesse de suivre le même plan pour la façade; toutefois le second maître de l'œuvre ne s'est pas fait faute d'être lui-même.

V.

Indiquons rapidement les différentes parties du monument dans l'ordre chronologique de leur construction pour donner ensuite ses principales dimensions.

Ce dernier renseignement ne sera pas superflu, car parfois les auteurs sont peu exacts; c'est ainsi que Schayes accuse, bien à tort, Sanderus et Gramaye d'avoir exagéré la longueur de l'église en la portant à 400 pieds, *attendu qu'elle n'en a environ que 250*; or la vérité est qu'elle atteint 350 pieds.

On sait que le monastère fut fondé vers 1150.

1° Sous l'entrée de la grande nef existe une crypte romane dont la voûte est portée par trois pilettes centrales. Elle appartenait au temple primitif ou du moins à une église antérieure à celle-ci; j'estime que cette substruction date de 1150 à 1200.

2° Vers 1200, alors que les voûtes des temples commencent à montrer une pointe d'ogive tandis que tout le reste est fidèle encore au plein-cintre, on construisit, sous l'abbé

Charles de Seyne, le porche qui, formé d'un simple rez-de-chaussée, est une œuvre essentiellement cistercienne. En même temps fut érigé le bâtiment que l'on voit à droite.

3° Dans le premier quart du XIII^e siècle on entreprit l'œuvre capitale : le vaisseau de l'église ; on le commença par le chœur en conservant l'église romane et en cheminant partie par partie jusqu'à la rencontre de cette dernière. Puis il y eut un long temps d'arrêt ; c'est à ce point de jonction que se trouve la couture que Tarlier et moi avons découverte.

4° En 1251, Daniel d'Yssche fit, selon ce que nous apprend mon savant collègue M. Wauters, le vœu d'achever les nefs, vœu qui fut réalisé. Divers repères me permettent de fixer l'époque de cette adjonction entre le milieu et la fin du XIII^e siècle ; en même temps, on construisit les étages supérieurs du portail.

5° Enfin, au XIV^e siècle, alors que le monument était complet, on éleva les chapelles latérales du côté nord.

A une époque que je ne puis fixer, mais qui pourrait bien être au XV^e siècle, le porche, qui était à air libre, fut garni à son ouverture centrale d'un portail indiqué dans Sanderus et le baron Le Roy, et dont j'ai retrouvé les vestiges. Alors le monument dépassa 100 mètres de longueur ; sans cette porte, elle est de 98 mètres, à bien peu de chose près. L'église de Clairvaux, qui est contemporaine de celle de Villers, est, autant qu'on peut en juger d'après le dessin en petit qu'en donne Viollet-le-Duc dans son précieux *Dictionnaire raisonné*, de même longueur et de même largeur de nefs.

La collégiale de Nivelles, érigée deux siècles auparavant, a aussi 98 mètres en longueur ; si je cite ce détail,

c'est à cause de cette très-curieuse circonstance que dans le même arrondissement du Brabant, à trois lieues de distance, se trouvent les deux seuls grands vaisseaux d'église complets, l'un roman, l'autre ogival primaire, qui nous restent en Belgique.

La longueur dans œuvre de l'église de Villers, sans le porche, est de 91^m80; la largeur des trois nefs entre murs, de 20^m23; celle du transept, de 41^m63.

Les mesures des élévations, pour les causes que j'ai indiquées, sont plus sujettes à des différences; on trouve, en prenant la cote du pavement moyen de la grande nef :

Sous la voûte de la croisée 23^m70

Id. de la grande nef 23^m55

Il est évident que les voûtes du chœur et du transept qui sont tombées étaient de même.

Corniche extérieure 23^m63

Le sommet ébréché de l'avant-corps s'arrête en moyenne à la même hauteur, mais il la dépassait autrefois.

Sous voûtes de tous les collatéraux . . . 9^m55 à 9^m70

Étage inférieur au dessus du premier cordon, chœur et nef ajoutés 9^m55

Id., ailleurs 9^m70

Naissance des grandes voûtes. 15^m55

Les colonnes ont des hauteurs variant pour ainsi dire de l'une à l'autre; je les évalue de . . . 5^m80 à 6^m00

VI.

Les matériaux dont on s'est servi à Villers se composent pour la plus grande part :

A. De schiste provenant de deux carrières voisines; l'une

se trouve près de la façade septentrionale de l'église, l'autre est à côté de l'ancienne porte de Bruxelles ;

Trois autres sortes de pierres ont été mises en œuvre ;

B. Un tuf jaunâtre pour les embrasures de la plupart des fenêtres et les nervures de la voûte du chœur ;

C. Un tuf calcaire très-léger dont on a fait tous les panneaux des voûtes supérieures et une partie des colonnettes, tores engagés et arcs-formerets ;

D. Le petit granit pour les claveaux des arcs-boutants, les colonnes établies sur le chemin de ronde afin de rendre ces arcs plus roides, les clefs des voûtes centrales du transept et de la partie primitive de la grande nef.

On a aussi employé, mais d'une manière exceptionnelle, la pierre bleue pour le bas des colonnettes marquant les angles intérieurs de l'abside et aussi dans des parties de colonnes du transept.

VII.

Décrivons l'avant-corps, dont la façade fait pitié tant elle est abîmée ; ce sont les changements successifs qui l'ont déformée de la sorte ; il m'a été bien difficile d'en démêler les éléments.

Au centre est l'entrée en plein-cintre du porche, avec bases de colonnettes au milieu d'une épaisse embrasure. Ces colonnettes ont disparu, de même que l'archivolte qui reposait sur les chapiteaux conservés, mais devenus frustes. Cette baie n'avait ni marches, ni vantaux ; elle est entourée d'un revêtement de maçonnerie grossière qui s'étend sur le bas de la façade.

Devant cette façade on plaça, vers 1721, en vue d'embel-

lisement, une application en pierre de taille bleue, pour laquelle on abattit les contre-forts et d'autres saillies ; on transforma en portes les fenêtres extrêmes et l'on boucha deux petites fenêtres flanquant l'entrée centrale. Toute l'architecture moyen âge fut masquée. On commit alors un acte de vandalisme qui était dans les idées de l'époque.

A l'intérieur on voit la trace des deux fenêtres susdites ; comme leur contour d'embrasure descend jusqu'au pavement, et que l'allège et le seuil sont cachés, on les prendrait pour des portes.

A droite, le porche est limité par le vieux bâtiment conventuel, que j'ai déjà mentionné, et qui est en saillie sur le porche de la moitié de sa profondeur ; plusieurs de ses fenêtres à l'étage prenaient autrefois jour au-dessus de ce porche.

La façade latérale à gauche du porche présente au rez-de-chaussée deux fenêtres fort rapprochées : l'une, la plus voisine de la nef, a été ensuite convertie en porte ; l'autre a conservé son tympan.

Des deux contre-forts qui flanquaient l'angle nord-ouest de l'avant-corps, un seul est resté, celui qui est placé en équerre de la façade latérale ; à l'autre bout, un second contre-fort lui correspond ; ils diffèrent de ceux qui sont voisins et qui appartiennent à la basse-nef.

Les sept baies du porche, comme au cloître de Nivelles, n'avaient primitivement pas de châssis.

En élevant la vue, on découvre les traces d'un gros cordon d'étage qui se raccorde avec le dessous du glacis des fenêtres, sur les deux façades libres de cet avant-corps. La saillie a été coupée, ce qui permet de mieux voir que l'étage est en retraite de 0^m20. Ces indices mettent sur la trace

d'une intéressante découverte : il y avait là un relai sans lequel on n'aurait pu arriver aux escaliers extérieurs de la façade. On aboutissait à ce relai par une petite porte, dont on ne voit plus qu'un fragment d'embrasure et qui fait partie du bâtiment adjacent.

Au centre de la façade, une grande fenêtre montait jusqu'au niveau de la corniche générale ; elle occupe le fond du jubé ; l'ogive en est tombée, ce qui dégage les collatéraux et les fait ressembler à des tours isolées.

La fenêtre, par la forme de ses moulures, dénote qu'elle a été garnie de meneaux classiques du premier système ; ses gerbes portaient de petits chapiteaux, en contre-bas du centre de l'ogive maîtresse. Je pourrais tenter de la recomposer avec des chances d'exactitude, mais cela se ferait plus sûrement encore si l'on démolissait la maçonnerie qui recouvre le seuil portant sans aucun doute l'empreinte des meneaux.

De chaque côté de cette verrière est une fenêtre ogivale blindée avec de la maçonnerie brute. Une fenêtre semblable se trouve dans la façade latérale nord, et son meneau central à biseaux est répété aux fenêtres masquées, qui étaient sans doute les mêmes : le jeu des meneaux supérieurs consiste dans une fourche de deux ogives, recevant un cercle quadrilobé.

Un cordon, à hauteur du centre, les contourne au-dessus. Ces fenêtres nous montrent le schiste mis en délit, mode vicieux et quel'on retrouvera employé dans d'autres parties du monument construites en même temps.

Sur le glacis du même seuil de la fenêtre centrale, je constate une incision ogivale, qui confirme l'authenticité

du portail figuré dans les gravures de Sanderus et de Le Roy.

Perpendiculairement à l'ancien relai jusqu'au sommet des tours, se voient quatre arrachements dont la largeur n'est point symétrique, celui de gauche étant double de celui de droite. Les plus larges sont des restes d'escaliers et les plus étroits étaient de simples contre-forts. Les escaliers-tourelles étaient à demi engagés dans la muraille; on n'y communiquait pas du rez-de-chaussée. Heureusement que le porche était d'une construction assez forte pour supporter cette lourde surcharge.

Tout le corps occidental avait été plâtré à une époque que je ne saurais indiquer et, sans doute, à cause du mauvais état des parements supérieurs, qui étaient moins bien construits que ceux du rez-de-chaussée.

Du reste, Sanderus, en 1659, et Le Roy, en 1697, représentent la façade analogue à ce que je constate; malgré des différences de détail, je dirai que nos images modernes de Villers sont rarement aussi fidèles. Les dessins que je cite figurent, au second étage de chaque tour, une triple fenêtre, tandis qu'elle n'a pu être que double. Est-ce un caprice de l'artiste voulant corriger l'architecture, ou une fenêtre centrale était-elle simulée en plâtrage ou en peinture?

Je reviendrai sur ces dessins, qui représentent déjà les tourelles comme démolies, ce qui s'explique par ce fait que l'on avait renoncé à mettre la sonnerie principale dans ces tours et que ces fragiles escaliers de la façade avaient déjà dû beaucoup souffrir de leur exposition à l'ouest.

Au second étage, la tour de droite n'a pas de fenêtre

vers le côté sud, parce que le pignon de l'infirmérie y mettait obstacle, mais derrière il se trouve une petite fenêtre ogivale. La tour de gauche au même niveau est ouverte vers le nord par une fenêtre également de faible dimension, mais en anse de panier. Les restes dont je viens de parler indiquent que l'étage supérieur, dans lequel le chemin de ronde de l'église se prolonge, était autrefois, dans chaque tour, percé sur ses trois côtés libres de rangées d'oculus en quatre feuilles, faisant l'ornement de baies larges et en plein cintre.

On a bouché les baies des façades latérales, mais l'on peut y voir deux rangs de trois oculus ; à celles de derrière, il n'y a qu'une seule rangée.

Ces oculus sont à l'intérieur encaissés dans des embrasures rectangulaires, faites au moyen de seuils, de linteaux et de montants effleurant la muraille.

Les tours sont démantelées. Celle de droite est en plus mauvais état ; une large brèche se montre à son sommet et descend sur la façade jusqu'à l'ogive de la fenêtre du premier étage.

La cause de ce délabrement provient de l'imprudence que l'on a eue de monter cette partie de tour sur le pignon du corps de logis, assise essentiellement défectueuse par son obliquité.

VIII.

Revenant au point de départ, entrons dans le porche, cet abri où l'on attendait l'ouverture du temple. J'y ai découvert les restes des anciens bancs en maçonnerie qui existaient le long des murs. En face de l'entrée se trouve

la porte, jadis garnie de vantaux, qui s'ouvre au milieu de la grande nef; on y montait deux marches. Les bases et les chapiteaux sont romans; quant aux colonnettes et au tympan, ils ont été enlevés; les chapiteaux d'un côté ont les palmettes retroussées, ceux de l'autre sont à palmettes aiguës. Les pilastres extrêmes ont été accolés postérieurement. La grande archivolté plein-cintre est formée d'une succession de moulures à tores, très-refouillées; elle aura remplacé, en vue d'élargissement, à la fin du ^{xiii}^e siècle, l'archivolté de la porte romane de l'ancienne église.

On remarque dans le porche d'autres replâtrages du même temps, tels que, ça est là, des cordons et les deux chapiteaux de l'entrée extérieure. L'emploi de cales en fer pour serrer certaines de ces pièces ne laisse pas de doute à cet égard.

Une porte bâtarde communiquait à la maison monastique.

On voit aux extrémités deux baies modernes qui donnent accès aux bas-côtés. Dans le porche et même plus haut, on remarque les trous de tirants en fer dont les ancres retenaient la façade Louis XV et parfois les tirants eux-mêmes que l'on n'a pu arracher.

On est ici en présence d'un porche roman par ses quatre murs, mais la manière gothique perce déjà dans la voûte, dont la forme génératrice accuse timidement l'ogive; ses tympans étroits contre les longs murs sont à lancettes; il y a une travée centrale carrée et quatre travées barlongues, séparées par des arcs-doubleaux à profil rectangulaire; les arêtes diagonales sont vives. Les sommiers des arcs-doubleaux reposent sur d'intéressantes consoles larges, sculptées et de forme rebondie. Les départs des arêtes de la voûte

dans ces angles ont lieu sur de petits culs-de-lampe. Les arcs-doubleaux de la voûte sont composés de claveaux appareillés et extradossés ; les panneaux sont formés d'éclats de schiste feuilletés, comme toutes les voûtes du monument autres que la voûte supérieure.

Le porche, comme d'ailleurs tout le monument, fut plâtré et peint à l'intérieur ; aussi partout on retrouve des vestiges de traits de diverses couleurs imitant des appareils. Des moulures et des ornements furent rehaussés de bandes-plates brunes, rouges, vertes, etc., la plupart aujourd'hui abimées ou cachées sous le badigeon des derniers temps. Le fond du peinturage primitif est jaunâtre.

La crypte est située sous les trois premières travées de la grande nef, avec axe différent de celui de cette nef ; sa voûte est formée de huit compartiments sur arêtes. Des éboulements l'ont obstruée en grande partie depuis nos mesurages d'il y a treize ans, sans lesquels la recomposition de sa structure ne serait plus possible.

On y arrive du cloître par un couloir accidenté. L'ouverture, qui est au droit du mur intérieur, est sans doute l'ancienne entrée que l'on a tant bien que mal raccordée avec le couloir devenu indispensable par suite de la construction de la nef latérale. En face de cette entrée, au mur opposé de la crypte, on voit une ouverture primitive ; un espace d'environ un mètre, recouvert de décombres et d'eau, empêche de savoir si c'est une fenêtre ou une porte ; essayer là un déblai, c'est courir à un ensevelissement presque certain ; ce qui n'est pas enfoncé gémit sous les décombres des hautes voûtes. Il ne serait pas prudent d'y rester longtemps. Là se trouve le commencement de deux

rangées de tombeaux effondrés, sortes de fours orientés du nord au sud.

Les piliers sont composés de tambours sur lit de carrière, avec chapiteaux unis, tenant de même bloc à une partie du sommier, afin de donner plus de largeur à l'assise naissante en schiste. La voûte, faite d'une hauteur suffisante, n'est pas tout à fait en plein cintre ; elle est, comme les murailles, bien construite ; c'est ce qu'il y a de plus ancien, et, dans les meilleures parties plus récentes, on n'a rien fait avec plus de perfection. Les vousoirs sont plus minces et de moindre échantillon qu'ailleurs. Cette voûte, sans nervures ni arcs-doubleaux, est tracée sur des plans carrés, selon les principes romains.

De là pour aller à la cave sous le porche, on passe par une profonde embrasure, qui a été pratiquée dans le mur primitif lorsqu'on y accola ce porche.

La cave, dépourvue de tout caractère artistique, est inondée sur une hauteur de 0^m70 à 1^m00 ; elle est voûtée d'un berceau en arc-de-cercle. Le mur placé entre ces deux souterrains est d'une épaisseur inusitée, ce qui s'explique parce que c'était la fondation de l'ancienne façade, dont les assises avancées auront été réparémentées.

A l'extrémité nord, il y a une porte, ancienne communication extérieure ; à l'autre extrémité, un soupirail, pratiqué dans le mur du bâtiment conventuel.

Sur le porche se trouve un jubé flanqué de deux tribunes, qui en plan répondent à la grande nef et à ses collatéraux. Le prolongement des colonnades a lieu par des arcades bombées qui supportent (assez difficilement, car elles ont fléchi) les étages supérieurs de cette nef. Elles

enjambent la largeur du porche sans avoir rien de commun avec le tracé des arcs-doubleaux de celui-ci, dont la conception n'avait pas prévu un surhaussement; la disposition de ces arceaux plats, agissant sur un point faible, est hasardeuse et suffirait pour prouver ce que je viens d'avancer.

Je parlerai du jubé central quand j'arriverai à la nef, dont il fait partie intégrante; je me bornerai à dire ici qu'en déblayant les décombres j'ai remis au jour la tablette qui supportait la balustrade en bois; j'ai en même temps trouvé, comme dans les tribunes, des restes de pavement en petits carreaux céramiques de couleur et vernissés.

Dans la tribune sud, on aperçoit les fenêtres romanes de la maison, qui ont été bouchées par suite de l'exhaussement, entreprise imprudente et d'une si mince économie que je la suppose subie pour éviter un dérangement aux hôtes de la salle contiguë, qui était importante, puisqu'elle avait sur la hauteur une double rangée de fenêtres.

Les deux croisées du bas donnaient immédiatement au-dessus du porche; lorsqu'on exhaussa celui-ci, elles servirent à établir une communication vers les tribunes et le jubé.

Les tribunes sont couvertes de voûtes d'arête en ruine; à celle nord, il y a des formerets d'un profil en tore. Il n'y en a pas à la tribune sud, parce que, dans le pignon surhaussé, on n'a pu pratiquer qu'une simple incision pour supporter les voussoirs. La voûte de chacune porte sur des colonnettes placées aux quatre angles et dont les chapiteaux se regardent en sens diagonal. Il va sans dire que dans ces tribunes on retrouve les fenêtres ogivales à meneaux signalées dans la description extérieure. Deux ouvertures de ser-

vice permettent de communiquer des basses-nefs à ces tribunes.

Montons maintenant dans les tours, qui se composent de deux étages figurés au dehors, mais n'en faisant qu'un en réalité. Il est inutile de dire que ces tours n'ont pas de communication entre elles, séparées qu'elles sont par la nef. On y arrivait jadis par les escaliers en escargot de la façade, dont les portes ont été blindées lorsque l'on condamna ces communications ; des plis dans les angles où ils débouchent en montrent la trace.

La démarcation entre ces étages est figurée par un relai étroit sur corbeaux aux quatre parois intérieures ; il n'est que la suite du chemin de ronde du monument.

IX.

Voici la description extérieure de l'église.

Le chœur est la partie gothique la plus ancienne ; le chevet de celui de Villers consiste dans un demi-décagone régulier. A la direction des angles vers le centre répondent six contre-forts vigoureux, entre lesquels les trois fenêtres superposées de chaque travée n'ont place que pour leur encadrement.

Les sept fenêtres du chœur, au rez-de-chaussée, sont en ogive ; il en est six d'un même profil ; l'embrasure centrale est à biseaux, ce qui est répété aux trois fenêtres des chapelles orientées du côté nord, tandis qu'à la septième ce cadre est à moulures. Cette fenêtre est la plus rapprochée des chapelles correspondantes du côté sud et dont les fenêtres ont la même embrasure moulurée, consistant dans un tore avec

rainure au centre pour châssis et deux grands cavets qui le dégagent.

Au premier étage, il y a aussi sept fenêtres, composées chacune de deux oculus, avec arc supérieur en plein-cintre et concentrique. En outre, vers le transept, on voit de chaque côté deux petites baies ogivales trilobées ; ce sont des espèces de tribunes se trouvant dans le comble des chapelles orientées. Au-dessus d'elles, on voit au dehors, faisant suite aux sept doubles oculus, une fenêtre toute semblable pour la partie haute.

Afin de donner une idée de cet étage, ajoutons que deux autres renforcements, de forme semblable et figuratifs, se trouvent au-dessus des ouvertures ogivales les plus rapprochées des chapelles.

Les jambages de ces fenêtres cintrées de l'étage sont aussi en biseau ; mais, au lieu de se trouver, comme en bas, dans une embrasure à angle droit, ces biseaux marquent sur le nu extérieur. A chaque fenêtre, il y a un oculus pur, un à deux palmettes rondes et deux en arc brisé. Ces cercles sont alternatifs en haut et en bas, de proche en proche. Aux embrasures précitées, qui sont en biseau, il y a des parties de pieds-droits en délit ; mais le choix des pierres est si soigné et la liaison si parfaitement établie au moyen de boutisses rapprochées, qu'il n'est résulté aucun tort de cet arrangement dicté par l'économie.

Les oculus sont composés de claveaux en délit de 0^m20 d'épaisseur, faisant construction. Aux grandes fenêtres des transepts, ils sont de structure semblable.

Les onze travées que l'on compte au premier étage se répètent avec autant de fenêtres à l'étage supérieur ; leurs

embrasures rectangulaires en reçoivent une plus petite en tuf jaune, moulurée et posée après œuvre ; c'est à ces fenêtres qu'au dehors on voit les premières applications de cette pierre légère et tendre.

Les chemins de ronde du chœur sont formés de dalles reposant sur une saillie supportée par des arcs de faible flèche et pour le surplus par des corbeaux creux. Des arcs semblables surmontent et couronnent les fenêtres supérieures, mais les contre-forts s'arrêtent en-dessous de ces arcs et sont continués en élévation par des colonnettes engagées ; le chapiteau de ces colonnettes reçoit la naissance de ces arcs bombés et supporte une colonnette plus petite, qui rompt la monotonie des corbeaux de la corniche.

Dans l'œuvre entière, les corniches et les chemins de ronde sont aussi posés sur des arcs plats ; les modillons, supprimés aux relais, sont maintenus au couronnement, et jusqu'à la *couture* du milieu longitudinal de la nef, les encadrements des fenêtres supérieures sont aussi en tuf et de forme semblable à ceux des onze fenêtres précitées du chœur. Depuis cette *couture* jusqu'au jubé, c'est-à-dire du milieu de la cinquième travée, à compter des gros piliers de la croisée, cette pierre cède la place au schiste local pour les jambages des croisées.

A chaque groupe de trois chapelles des transepts, on compte trois contre-forts saillants, y compris celui du bout. De leur quatrième zone s'élancent les arcs-boutants dont la courbure est, afin d'offrir plus de résistance, en claveaux appareillés de pierre bleue, chargés d'une maçonnerie en petit appareil de schiste.

Plus loin, le flanc nord de la nef et le côté adjacent des

transepts montrent leurs arcs-boutants rechargés après coup ; on sent là une résolution pénible, mais inévitable en présence de circonstances inattendues.

Le front des arcs-boutants est, je m'en suis assuré, parfaitement établi au point où s'exprime la résultante de la poussée des voûtes. Une colonnette de pierre bleue, sorte de chandelle, portée, partie sur le relai, partie sur une console en besace, donne du roide à l'arc-boutant et laisse un passage entre elle et le mur. On voit dans ces colonnettes les entailles d'un garde-corps assurant la sécurité de ceux qui devaient parcourir ces voies. Les dalles recouvrant les chemins de ronde sont en pente, afin de rejeter les eaux sur les toits collatéraux.

A toutes les fenêtres, on voit les traces des alvéoles des barreaux qui les divisaient en compartiments vitrés.

J'ai dit que les pignons terminaux primitifs avaient été affleurés à niveau des bordières ; ils furent remplacés par des croupes de toiture ; le dessus de ces pignons n'est pas recouvert, comme les murs goutterots primitifs, de pierres plates formant saillie et qui, au chœur, n'ont pas moins de 1^m55 et ailleurs de 1^m55 de largeur.

La difficulté de se procurer de ces dalles d'une certaine longueur, explique l'importance que l'on y attachait pour parer aux conséquences des fuites d'eaux, surtout dans des temps calamiteux où l'on devait abandonner le monastère ; de cette difficulté sont résultées des différences dans les espacements des corbeaux ; on tenait à avoir les joints sur l'un des modillons, et l'on se gardait bien de recouper une dalle pour que les intervalles fussent égaux.

A la corniche du chœur, les modillons ont la forme re-

bondie d'un tore; partout ailleurs, au dehors, on ne voit absolument que des corbeaux échancrés.

C'est lorsqu'on est sur les débris des voûtes supérieures que l'on remarque la déformation survenue dans les deux murs de la nef; celui du nord surtout fait l'S d'une manière affreuse, avec inclinaison vers le centre de l'œuvre. La muraille sud dessine également une courbe, mais moins accentuée. Cet état critique résulte de la poussée des arcs-boutants, qui s'exerce depuis la chute des voûtes.

N'oublions pas que le flanc nord est précisément celui qui a nécessité la charge des arcs-boutants.

Le système de bordière des toits aux collatéraux consiste dans de petits corbeaux supportant une tablette. Partout ces toits étaient d'un seul égout; descendant du chemin de ronde, leur ligne reste tracée sur les pieds-droits des arcs-boutants.

J'ai retrouvé un certain nombre d'ardoises; les plus minces étaient naturellement les plus modernes; mais il y en avait d'anciennes, fort épaisses, mesurant 0^m45 sur 0^m21.

Nulle part je n'ai remarqué de traces de chéneaux ni de gouttières; les eaux avaient, du reste, leur décharge aussi régulière que facile; on a évité en partie le système de fermes en bois, au moyen de légers arcs en maçonnerie qui supportaient les cours des vergues.

Les combles n'existent plus, on voit au pourtour des collatéraux les arcades figuratives qui préparent une saillie pour le chemin de ronde; elles sont bandées sur des pilastres correspondant aux colonnes intérieures.

Les pignons des transepts font interruption avec l'ordonnance architecturale du monument; les lignes interceptées se retrouvent en deçà et au delà.

Le transept sud est marqué de renforcements, trouées, remplissages, superfétations parasites de diverses époques, pratiquées sans plan arrêté. On y voit la porte moderne qui donnait accès à la sacristie et qui sert aujourd'hui d'entrée principale aux visiteurs, d'où la vue du transept opposé est d'un très-bel effet.

La verrière sud est moins correcte que la verrière opposée : ses oculi supérieurs sont tronqués par le passage de la courbe maîtresse supérieure. Ces oculi sont disposés en trois rangées de trois, divisés horizontalement par des cordons et verticalement par des colonnettes dont les chapiteaux s'arrêtent à hauteur de centre des œils supérieurs pour recevoir des archivoltes à tores. Au niveau du seuil est un relai régnant sur toute la façade et qui, si l'on monte quelques marches en retour de chaque bout, permet d'atteindre aux deux flancs du transept le grand chemin de ronde.

Au rez-de-chaussée, dans le pignon nord, se trouve la porte d'entrée dite du Robermont, qui est d'ogive pure au dehors et écrasée à l'intérieur. Au-dessus, il y a trois fenêtres ogivales à structure de schiste, avec remplissages d'embrasures en pierre jaune. Ce groupe de fenêtres est surmonté d'une verrière analogue à celle du sud ; elle a neuf oculi égaux ; deux petits œils isolés la surmontent.

Les pilastres des trumeaux sont couronnés de chapiteaux à feuilles d'une coupe spéciale. Comme à l'autre façade, un grand arc recouvre ces vides et rejette la charge supérieure sur les extrémités, mais avec cette différence qu'au lieu de former une courbe pure, elle a une légère marque ovoïdale. Un relai suit aussi le pied de cette verrière ; il est en partie

sur des consoles ; à gauche, une découpure dans le trumeau et le contre-fort permet une descente vers les voûtes des chapelles orientées, en même temps qu'un escalier se dirige vers le relai supérieur.

Une tourelle avec escalier ménagé dans l'angle de droite et dont la mince paroi est affermie par le contre-fort, prend naissance un peu en dessous du relai. C'est par cet escalier que l'on va au sommet de l'édifice et que se réalise la communication la plus normale avec les côtés orientaux du transept et les deux chemins de ronde du chœur.

Une autre tourelle, moins élevée, se voit derrière la chapelle au collatéral ouest de ce transept ; elle renferme un escalier, précédant une montée oblique qui rejoint l'autre tourelle. Les deux contre-forts du pignon sont aussi élevés que l'édifice.

La chapelle adossée à ce transept et dont j'ai déjà parlé est une œuvre assez sérieuse du ^{xiv}^e siècle. A l'extérieur, elle constitue un édicule à part, avec son pignon et ses doubles contre-forts d'angles. Lorsque par la suite on mutila le bas-côté pour bâtir successivement sept autres chapelles, on se raccorda à ses principales lignes architecturales.

En façade, elle a une grande fenêtre ogivale avec archivolte dont les départs sont frustes ; latéralement elle présente des demi-fenêtres sans archivoltes.

Les côtés ouest du transept sont dans leur région supérieure pour ainsi dire les mêmes ; on y retrouve les corniches et les arcs déjà cités, avec des fenêtres élancées. La seule différence qui mérite d'être notée, c'est la tourelle d'escalier à l'angle extrême du croisillon nord.

Le rez-de-chaussée à chaque bas-côté présente des diffé-

rences essentielles ; ces parties sont édifiées selon des principes tout opposés. Du côté sud, l'existence du cloître ayant nécessité la construction d'un mur uni, on l'a fait d'une épaisseur considérable pour y asseoir en travers le pied des arcs-boutants. En outre, les fenêtres de la nef, pour prendre jour au-dessus du toit du cloître, ont dû être fort hautes d'appui et rapprochées de la corniche. Leurs seuils correspondent à un cordon sur le faîtage du cloître.

Au nord, où l'on était libre, les collatéraux restèrent franchement gothiques avec contre-forts saillants, conformes à ceux que j'ai constatés déjà, et déterminant des travées au milieu desquelles il y a une grande fenêtre, haute d'ogive et basse d'appui, avec embrasures moulurées dans la forme ordinaire.

On a profité de la forte épaisseur de muraille du collatéral du transept vers le cloître pour y loger un escalier qu'éclairaient deux fenêtres semblables à celles du bas-côté voisin ; il monte sur l'extrados des voûtes basses. Sous cet escalier se voit la niche du tombeau du bienheureux Gobert, seigneur d'Aspremont.

A côté de ce tombeau on trouve une porte de l'église offrant cette particularité déjà reconnue dans l'entrée de la grande nef, que ses bases et chapiteaux sont romans et appartenaient à n'en pas douter aux portes de l'église précédente. A défaut de cette explication, ces deux portes, composées d'éléments différents, seraient énigmatiques. Les chapiteaux de la porte Gobert sont par groupe de trois ; à l'un ils sont unis, à l'autre ils sont décorés de feuilles aiguës et collées. On a établi sur ces chapiteaux trois rangs de claveaux sans moulures. Cette porte est ogivale vers le

cloître et de plein-cintre vers la nef; le tympan qui cachait cette irrégularité, comme les montants et les fûts des colonnettes, ont disparu, circonstance qui existe pour les trois portes principales du monument.

Des fouilles que j'ai opérées dans cet angle de l'église m'ont montré les empreintes des six marches que l'on descendait pour être au niveau du cloître.

La niche du tombeau est du ^{xiv}^e siècle; son archivolt de face et ses pieds-droits sont très-délicatement moulurés; au milieu de ceux-ci était une colonnette monolithie, dont il reste le chapiteau et la base; il y a sous les nervures qui croisent la voûte rectangulaire de la niche des restes de culs-de-lampe dont l'un est fort délicat. Le fond est décoré d'une belle rosace à jour, que l'on peut voir de l'église et qui est formée de sept oculus semblables, à quatre feuilles. Ce tombeau du bienheureux Gobert (mort en 1263) fut sans doute exécuté vers 1363-1367, époque où l'on éleva celui de Jean III, duc de Brabant.

En pratiquant des fouilles, en 1863, avec Tarlier, nous avons, dans cette niche même, retrouvé mutilés et incomplets les restes d'une statue de moine qui appartenait sans doute au second tombeau érigé en 1648; la tête, les jambes et les mains avaient disparu, mais on voyait que ces dernières avaient été jointes. La statue était en marbre noir et poli.

La porte trilobée qui occupe l'autre bout de la nef sud forme la troisième et dernière grande porte donnant dans les nefs; elle est moins ancienne que les autres et a dû être pratiquée dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, si l'on en juge par son style. Dans son archivolt, les moulures in-

térieures, au lieu de suivre la courbure maîtresse qui est ogivale, se coudent au milieu pour former un tympan trilobé à ogive légèrement pointue. De chaque côté des embrasures, dans des renforcements rectangulaires comme aux deux autres portes, mais dont les arêtes, au lieu d'être amorties d'une baguette, le sont par un cavet, se trouvaient trois colonnettes avec bagues restées en place, mais dégradées et frustes. Les bases et les chapiteaux, comme d'ordinaire, sont conservés.

Les chapiteaux sont à bourgeons évasés se rencontrant et d'un faire très-délicat.

Il y a cinq degrés pour descendre au cloître ; l'étroitesse du palier intermédiaire, à carrelages colorés, sur lequel tournait la porte, prouve que cette porte était garnie de volets se repliant ; du reste, éloignée du centre actif du monastère, qui se trouvait vers le transept, cette entrée devait être d'un usage peu fréquent. Comme aux deux autres portes, une barricade, dont on voit les gaines, défendait les vantaux.

La porte est construite de trois sortes de matériaux : une partie en schiste, l'arc trilobé en tuf jaunâtre assez mal appareillé, le reste en marbre gris, comme il s'en trouve quelque peu au tombeau de Gobert. Ce marbre, provenant à ce que je crois de la province de Namur, est d'une taille assez difficile, mais d'un grain très-fin, propre au poli. Ce mélange s'explique en ce que l'on était à couvert et que l'on comptait sur une décoration en peinture, qui cependant ne s'exécuta pas.

A gauche de la porte se trouve une baie en arc-de-cercle surmontant l'entrée de la crypte ; je pense que dans l'origine

c'était par là que les moines venaient à l'église pour les matines.

La grande nef a ses deux étages supérieurs d'ordonnance analogue à ceux des côtés adjacents du transept. A droite et à gauche, nous voyons la couture bien accentuée au milieu de la travée entre les cinquième et sixième arcs-boutants, à compter de la tour. Ces arcs, au nombre de neuf, séparent dix fenêtres.

Cette couture, qui forme la jonction des deux parties des nefs qui ont été construites, ai-je dit, à des époques différentes, a nécessité au côté sud, dans le renforcement de l'étage qui correspond au triforium, une arcature supportant la partie du chemin de ronde qui est posée sur arc bombé interrompu.

Lors de la reprise des travaux, cette arcature devint inutile; on la laissa néanmoins et elle constitue un jalon certain pour l'histoire de l'œuvre.

Au côté nord, on a effacé l'arcature

La seconde partie ajoutée de la nef va de cette jointure jusques et y compris la façade ouest. On suivit, comme je l'ai noté, le même dessin de nef, mais on changea de système dans l'emploi des matériaux. On renonça aux embrasures de pierre jaune et à ce point que le triforium et la fenêtre superposée, dans lesquels passe la reprise, sont complétés dans leurs jambages et arcs nouveaux par du schiste.

Je pense que l'épaisse muraille de la basse-nef sud fut poussée d'un seul trait jusqu'au porche; sa ligne était en dehors de celle de la vieille église provisoirement conservée.

Ce prolongement d'une basse muraille dépourvue d'ornements fermant le cloître était tout indiqué.

Dans la façade opposée, les démolitions pour construire les chapelles ont effacé toutes les traces qui pourraient nous guider sur ce point, mais j'estime que là un temps d'arrêt était aussi justifié qu'à la partie centrale. Au surplus, les deux travées voisines de la tour, qui sont restées intactes, sont construites de cette manière médiocre et peu attentive qui caractérise toute l'adjonction.

X.

Les sept chapelles nord correspondent à autant de travées du bas-côté qu'elles longent; on profita de la forte saillie des contre-forts, qu'il suffisait de prolonger de moitié, pour avoir la profondeur voulue. Une bordière unie les termine à hauteur du bas-côté. La grandeur disproportionnée des fenêtres s'explique par le désir d'apporter un appoint d'éclairage au bas-côté.

Ces fenêtres offrent des dimensions différentes; elles étaient toutes à meneaux. Je crois que des fouilles le long des murs feraient retrouver assez de fragments pour en recomposer les nervures. Les opérations que j'ai faites sur les rares parties encore visibles me font croire que ce travail était aussi délicat qu'original. Si je ne produis pas ces études, c'est que j'écarte systématiquement des dessins ce qui n'est point de toute certitude.

On fit cette rangée de chapelles en plusieurs fois et comme pour l'église, de l'est à l'ouest. La dernière, proche de l'avant-corps est terminée par des amorces dénotant l'idée de prolonger le même œuvre; à sa fenêtre les profils sont différents de ceux des autres; il ne s'y trouve pas d'archivolte extérieure. La naissance de ces encadrements

ogivaux est presque partout devenue fruste ; cependant on peut encore constater à certaines fenêtres cette particularité que d'un côté le départ de l'archivolte se fait sur un cul-de-lampe et que de l'autre côté elle sort d'un enroulement.

Les contre-forts ont une plinthe moulurée, une première retraite à hauteur des seuils et deux autres plus haut au point présumé de la butée de la voûte. Ils s'amincissent pour s'arrêter sous la bordière en gables aigus amortis d'un tore.

Un seul toit descendant du relai jusqu'à la bordière couvrait ces chapelles.

Il va de soi que pour bâtir ces dernières il fallut détruire la muraille extérieure de la basse-nef. Ce travail violent, exécuté dans une maçonnerie qui, comme celle en schiste, se prête peu aux découpures, a occasionné des désordres et même des ébranlements à ce point que les constructions neuves n'ont pas su se maintenir d'aplomb.

Le résultat logique a été que les voûtes de ces chapelles et du collatéral joignant ont été ruinées des premières, tandis que les autres voûtes basses, quoique présentant des trouées partielles, sont encore là.

Les chapelles étaient recouvertes d'arêtes sans arcs-formerets. Les nervures étaient d'un profil accentué, posées sur des culs-de-lampe et croisées, avec une clef délicatement sculptée. L'arc séparatif de la basse-nef avait un arc-doubleau reposant dans six chapelles sur des culs-de-lampe et dans la chapelle du milieu sur des chapiteaux dont les colonnettes n'existent plus.

Les naissances des nervures et les ornements qui les supportent sont pour la plupart restés en place.

Nos recherches de 1865 ont mis au jour dans l'une de ces chapelles et déjà en plusieurs pièces la grande dalle tumulaire de Marguerite de Mont-Saint-Guibert (1308) et de sa fille Marie (1543). Cette dalle, faite d'une pierre gélive, est aujourd'hui en nombreuses pièces; nous avons découvert, en outre, un fragment de pierre analogue portant le nom patronymique des de Roisin, divers carreaux en terre cuite, les uns unis, les autres émaillés avec la devise *Plus oultre*. Nous avons aussi retrouvé la plupart des clefs de voûtes, dont nous avons pris les dessins, précaution essentielle, car plusieurs de ces clefs, notamment la plus belle, ont disparu. Elles étaient de petit volume et faciles à enlever. D'autres ornements très-intéressants subissent, en attendant qu'on les emporte aussi, les dégradations des hommes et du temps.

J'ai fait prendre les moulages des ornements de ces chapelles et ceux d'autres parties qui, en raison de leur état et du ton sombre de la pierre, ne peuvent être reproduits avec leur sentiment propre, ni par le dessin, ni directement par la photographie.

On communiquait jadis d'une chapelle à l'autre; dans toutes, il y avait une niche de crédence. La chapelle du transept a provoqué aussi la destruction d'une muraille primitive pour la construction de son arcade antérieure. Sa voûte d'arête est à arcs ogives, sans formerets.

XI.

J'achèverai la description par l'intérieur du vaisseau.

Le chœur, outre les cinq compartiments du chevet, a d'abord une travée partielle et aussi triangulaire, dont les

nervures obliques sont le prolongement des deux nervures centrales du fond de l'abside. En deçà, l'espace pour arriver au pilier séparatif de la croisée est occupé par une travée plus large, mais qui, à partir de l'étage, se dédouble ; elle est recouverte d'une voûte qui, par son plan barlong, est très-curieuse, en ce que ces sortes de voûtes étaient généralement, à cette époque, comme on le voit dans les transepts et dans la nef, tracées sur un plan carré ou à peu près.

Du chœur on communique de chaque côté aux chapelles par une grande arcade en arc de cercle ; l'une est moderne ; l'autre, plus ancienne, fut néanmoins pratiquée après coup, comme on le voit aux arrachures des pieds-droits.

Les encadrements des fenêtres sont semblables, comme matériaux, comme appareil et pour ainsi dire comme profils, à ceux du dehors.

Dans tout le monument, aux artères centrales, les points de division sont jalonnés par des colonnettes formant saillie un peu plus que de leur demi-diamètre, les unes au chœur portant du bas sur un socle carré avec base ronde, les autres aux transepts et à la nef sur la saillie du chapiteau.

La presque totalité des chapiteaux sont unis : les uns sont tout ronds, concentriques avec le fût ; les autres ont l'abaque octogonale ou carrée, avec les angles en pénétration s'éteignant vers le milieu de la corbeille. Les proportions entre la hauteur et l'évasement diffèrent peu et sont toujours heureuses ; c'est de la simplicité de bon goût.

Toutes les bases des colonnes, chandelles et colonnettes dérivent avec des variantes de la base attique.

Aux côtés du chœur, nous voyons la place des tombeaux des ducs de Brabant Henri II, mort en 1247-1248, et

Jean III, mort en 1555; il ne reste plus rien de ces édicules.

Les deux gros piliers qui ont été dégagés pour l'ouverture des arcades du chœur représentent trois pilastres réunis en un bloc et ayant chacun sur la face une colonnette engagée. Les bases sont conçues dans le même esprit que celles du chœur, seulement les moulures supérieures sont supprimées aux faces droites. Le cordon à l'étage correspond à celui du chœur, mais, au lieu d'un biseau, il forme une moulure en arc brisé. A partir de ce point, trois nouvelles colonnettes cantonnent les piliers sus-mentionnés; le galbe de leurs chapiteaux est en partie répété aux pilastres mêmes.

Là et ailleurs, les chapiteaux qui terminent les colonnettes d'axe reçoivent les nervures des hautes voûtes.

Celles des fenêtres du chœur du premier étage, qui sont en plein-cintre, ont dans leur embrasure une colonnette avec base et socle pénétrant le glacis, lequel, comme à toutes les fenêtres de la claire-voie, commence en deçà de la ligne du mur pour former une petite tablette horizontale.

A l'étage du chœur, sur le cordon qui couvre les colonnettes, sont établis des groupes de colonnettes plus petites.

Les chapelles orientées étaient autrefois séparées par des cloisons en maçonnerie, qui ont été démolies et qui, sans aucune intention mystique, n'étaient pas d'équerre : elles reliaient les centres des piliers intérieurs et des contre-forts.

La ligne des piliers devant ces chapelles aboutit, contre les pignons, à des pilastres à ressauts, et quant aux piliers isolés, ils se composent d'une demi-colonne cantonnée de deux colonnettes engagées contre une pile rectangulaire en saillie sur la cloison, saillie qui était autrefois occupée par

une colonnette monolithe à bague dont il reste des vestiges là et dans les angles desdites chapelles. Cette cloison s'arrêtait à certaine hauteur et recevait à chaque bout une colonnette du calibre de celles qui accompagnaient la demi-colonne. Sur elles était bandé l'arc-doubleau ; les arêtes portaient des colonnettes annelées.

Les voûtes de ces chapelles, conçues comme celles des autres collatéraux, n'ont pas de nervures ; elles sont formées d'éclats de schiste, hauts et minces, de forme approchant de la tuile romaine. Les arcs-doubleaux sont appareillés et ciselés.

Vers le grand axe transversal des transepts, les chapelles sont couvertes d'arcades surmontées d'un étage sans triforium. Les colonnettes divisonnaires des travées ont leurs chapiteaux flanqués de deux culs-de-lampe, ce qui compose un triple encorbellement, servant de pied aux nervures des voûtes. Au milieu de chacune des trois travées, on voit une fenêtre de claire-voie.

Sauf qu'il n'y a pas ici de triforium, on y trouve les éléments constitutifs du côté opposé et des dix travées de la grande nef.

On remarque dans le triforium des baies communiquant, — je dirai dans quel but, — au-dessus des voûtes collatérales à la grande nef ; au côté nord elles sont au nombre de quatre, il n'y en a que trois du côté sud. Il s'en trouve une dans le flanc du transept nord et deux de formes différentes dans chacun des croisillons sud.

Un couloir ménagé dans le trumeau de gauche de la triple fenêtre du transept nord, formé légèrement en courbe, permet d'atteindre un relai inférieur au bas de cette

fenêtre en venant de l'escalier de la tourelle, dont nous avons déjà fait mention. Les ogives maîtresses de cette triple fenêtre reposent sur quatre chapiteaux, dont deux en pendentif.

Il ne nous reste presque rien à dire de la verrière superposée ni de celle du pignon sud, décrites du dehors. Des colonnettes en calcaire poreux avec des chapiteaux moulurés supportent leurs archivoltes, et le grand arc supérieur se dessine en forme de tore et sert de formeret à la voûte.

La séparation entre la croisée et la nef centrale est marquée par deux piliers octogones dont les pans diagonaux sont les plus petits. A une époque ancienne, on mutila le bas de la colonnette de chaque pilier qui est vers la nef et l'on forma, à une certaine hauteur, dans une assise, un cul-de-lampe de support d'un dessin assez conforme à l'architecture primitive; cette modification a été résolue d'une manière attentive.

A l'étage, les colonnettes de ces gros piliers, par l'interruption de la voûte du collatéral, sont réduites à cinq; elles diminuent de diamètre et finissent par des chapiteaux ordinaires dont les membres contournent le fond du pilier.

C'est dans la croisée, les transepts et la partie primitive de la nef que l'on fit le plus grand emploi de la pierre poreuse. Pour les colonnettes, on la posait après œuvre entre les boutisses d'attente engagées dans le massif et qui servaient de guides; on la mit également en œuvre pour les tores qui amortissent l'arête des fenêtres à l'intérieur.

Dans le triforium du transept sud, on remarque des chapiteaux ornés, mais il faut pousser le regard au delà de la

couture pour en rencontrer encore. Ces ornements, de ce point jusqu'au jubé, sont élégis de feuilles à palmettes tout à fait primitives.

Dans l'angle du transept nord, à gauche de l'arcade bouchée de la chapelle, se trouve l'entrée de l'escalier en spirale de la tourelle basse, d'où, comme je l'ai dit, on allait au relai de la triple fenêtre, ce qui ne fut plus permis après le percement de cette arcade. Ensuite on atteint un palier où commence à droite la montée qui, sur l'extrados de cet arceau, se dirige vers la haute tourelle à gauche ; on peut continuer l'escalier normal jusqu'au-dessus des collatéraux.

On conçoit que, dans un édifice de l'importance de l'église de Villers, pour la surveillance, l'entretien, les secours en cas d'incendie, il fallût d'autres accès que ceux-là, qui sont étroits, tortueux et n'admettent qu'une personne à la fois. C'est pour cette cause, sans aucun doute, qu'on forma dans le triforium du transept et de la grande nef ces ouvertures qui ne s'harmonisent guère avec l'ordonnance générale, mais qui offraient des communications faciles. En un clin-d'œil on pouvait, au moyen d'échelles, se porter sur un point voulu. Le feu dans les parties hautes n'aurait guère dévoré que la toiture, qui se serait consumée sur la voûte ; mais l'incendie dans les combles inférieurs, où s'ouvraient ces baies, pouvait atteindre les claveaux en calcaire des arcs-boutants, c'est-à-dire provoquer la ruine du monument ; il pouvait tout au moins détruire les verrières et s'étendre à l'église entière.

Dans le transept méridional se trouve, le long du mur vers le cloître, le couchis d'un escalier moderne, aboutissant à l'étage vers la bibliothèque, vaste salle à pilastres et

du genre rococo. C'est par cet escalier que les moines venaient aux matines. Jadis, comme je l'ai rappelé, ils devaient arriver par l'ouverture du bas de la nef, qui, sans aucun doute, fut réservée pour les convers.

Le palier de cet escalier nouveau est commun à une petite porte ouvrant sur l'escalier déjà cité des collatéraux est et sud.

Aux petites baies qui éclairent ce dernier escalier correspondent à l'intérieur des ouvertures depuis longtemps bouchées et qui permettaient la vue sur l'église.

Les voûtes des collatéraux ouest et des bas-côtés diffèrent peu de celles des chapelles orientées. Mais nous y avons remarqué une amélioration dans la structure. Au lieu de voûter en une seule fois les panneaux, on rechargea d'abord l'arc-doubleau d'une assise de voussoirs, laissant des amorces dans lesquelles venait se relier la voûte proprement dite. Ce sont des nerfs dont l'action met l'arc mieux en état de supporter les choes d'exécution, cela est très-ingénieux et il en résulte une économie de main-d'œuvre et de matériel.

Dans les voûtes collatérales autres qu'aux chapelles est, les arcs doubleaux reposent d'un côté sur la colonne, de l'autre sur des culs-de-lampe à trois branches, dont les petites portent les arêtes.

Le tailloir est à trois pans. C'est en dessous que la division des supports se fait ; il en est d'ornés de feuilles plates et de simples à moulures.

Dans les transepts, en face des piliers isolés des chapelles, se trouvent autant de colonnes semblables aux dix-huit colonnes de la nef, à l'exception d'une seule qui se trouve au croisillon nord ; la différence consiste en ce que tout le

chapiteau, astragale compris, est octogonal, tandis qu'aux autres l'octogone n'existe qu'au tailloir et se perd dans le galbe circulaire de la corbeille.

L'astragale de ces chapiteaux est, pêle-mêle, de deux sortes; aux uns, il est en arc brisé; aux autres, c'est un tore elliptique.

Dans les colonnettes en général, on voit des astragales de ces deux épures, mais la dernière offre moins d'exemples.

Les bases des colonnes sont circulaires et terminées par des moulures d'où sort le fût, composé de tambours; ces moulures offrent des variantes assez accentuées pour que je les aie mises en parallèle dans les grandes planches.

Le sommier des arcs, reposant sur l'abaque des colonnes, est d'une pièce; latéralement il commence les deux arceaux supportant les grands murs et, derrière l'arc-doubleau, les arêtes diagonales des voûtes basses.

C'est cette assise qui sert pour les chainages provisoires pendant la construction; elle est élégie de trois entailles à cavalier, dans lesquelles étaient logés les bouts de longrines en chêne, de 0^m12 sur 0^m15 environ; deux suivaient la direction de la colonnade; la troisième, en équerre, se logeait dans la muraille au-dessus du cul-de-lampe.

Ce procédé, efficace et simple, maintenait les piles pendant la construction dans leur plan vertical. On sciait ces barres, après que l'œuvre était rassise, puis le plâtrage en dissimulait les traces.

Lorsqu'on entreprit l'achèvement de la grande nef, on se servit du même système, sans pourtant l'appliquer à la première colonne du côté vieux, où il eût été inutile, parce que l'action des arcades poussait naturellement vers l'œuvre antérieure.

Pendant la restauration de la collégiale de Nivelles, nous trouvâmes dans un mur le moule d'une longrine d'ancrage.

Ce mode était très-pratique; avant que le bois ne fut consommé, les maçonneries étaient concrètes et le but était atteint; cette précaution si simple ne fut sans doute pas négligée à Villers; mais je n'ai pu le vérifier jusqu'ici, aucune muraille supérieure ne s'étant écroulée.

Je n'ai trouvé aucune trace d'ancrages en fer déjà employés à cette époque dans de grands édifices voûtés.

Les fenêtres du collatéral sud étant placées fort haut à cause du toit du cloître, on en descendit considérablement l'appui intérieur, tout en ménageant dans la muraille, fort épaisse comme on sait, deux tablettes, dont l'une est un véritable palier.

D'après les dires des gens qui avaient connu l'abbaye du temps des moines, j'avais, ainsi que Tarlier, cru que les fenêtres étaient à vitraux peints; l'opinion vulgaire était corroborée par ce fait que l'abbé Van Zeverdonck (1524-1545) avait, entre autres travaux de restauration, placé des « vitraux ».

Ayant parcouru les chemins de ronde et, pour notre sécurité comme pour nous rendre compte du profil, ayant dû enlever un certain amas de terre, nous avons retrouvé partout des restants de vitres et parfois de petits plombs, mais pas de verres de couleur. On ne peut pourtant douter qu'il y ait eu des vitraux, mais nous avons expérimenté que la vitre occupait la grande place.

Le carrelage primitif était formé de tout petits carreaux de terre cuite vernissés, en couleur brune, rouge, jaune, verte; ils étaient mélangés ou rechangés par d'autres carreaux

plus grands, de pâte bonne ou mauvaise. Le dernier pavement consistait en un damier de schiste et de calcaire blanc de Gobertange, dont les carreaux avaient environ vingt centimètres de côté.

Malgré la chute des voûtes, il reste partout les nervures de naissance, qui en donnent la direction; en outre, le sol est jonché de débris, et des fragments de voûtes sont restés en place; il m'a donc été permis de recomposer l'ensemble de ces membres importants de l'édifice.

Les voûtes du cléristory forment, en plan général, une croix latine, qui anciennement se décomposait comme suit :

Chœur. Une travée double, une travée simple déjà indiquée et le chevet pentagonal (1);

Croisée. Une voûte sur plan carré;

Bras des transepts. Une travée double et une travée simple qui constitue ici le premier spécimen de voûte barlongue à deux nervures diagonales; elle fut reproduite au-dessus du jubé;

Grande nef. Cinq travées doubles et une simple.

Dans les combinaisons de voûtes qui réunissent deux travées, les diagonales se croisent à la rencontre de l'arc doubleau du milieu, d'où la clef est portée sur ces trois arcs complets.

Les trois voûtes précitées, au bout des transepts et au jubé, tracées sur un rectangle allongé, appartiennent à ce système, qui, pendant trois siècles, va régner dans les monuments gothiques de l'Europe entière; et il est heureux que Villers possède aussi un spécimen résultant des efforts qui

(1) Au chœur de l'église de la Chapelle, à Bruxelles, la voûte est tracée d'après un plan semblable.

se produisaient à cette époque pour s'affranchir des errements de la voûte romaine et arriver à un système rationnel et normal, au plan des travées.

Les arcs ogives et doubleaux, contrairement à l'usage d'alors, ne sont pas du même profil. En outre, ceux du chœur sont de matériaux et d'épures qui diffèrent de ceux des transepts et de la nef. Au chœur, ces membres organiques sont en tuf, mais assez rapprochés pour que cette pierre faible soit assez résistante.

Les panneaux des voûtes supérieures furent construits en moellons bruts de ce calcaire grisâtre que j'ai déjà indiqué; il fallait connaître à fond ces matériaux peu consistants pour les employer sous cette forme négligée.

La voûte de la travée où se trouve la couture a disparu avant mes études; je ne sais donc si cette couture y avait laissé son empreinte. C'est dans les murailles que nous la retrouvons tout aussi marquée qu'à l'extérieur; elle divise au sommet l'arc de colonnade; le cordon au-dessus est descendu selon un tassement insolite; la marque s'élève dans le triforium jusqu'au milieu de la fenêtre de l'étage supérieur. Une lancette du triforium appartient donc à l'œuvre ancienne; l'autre, à la nouvelle, de même qu'un pied-droit et l'arc de la fenêtre de claire-voie, où se trouve éliminée la pierre étrangère.

L'adjonction de la nef a ses colonnettes en schiste, bon ou mauvais, mis en délit et souvent éclaté et disjoint, ce qui a motivé le secours de crochets en fer.

L'œuvre nouvelle accuse une tendance timide, mais réelle, vers l'emploi de l'ornement, car les chapiteaux du triforium et les clefs des voûtes sont sculptés.

Les fouilles de 1865 ne nous ont donné aucune clef de voûte du chœur ; tout fait supposer qu'à cette époque de sévère observation de la règle, les clefs n'étaient pas ornées ; faites de tuf, elles se seront décomposées rapidement. Mais nous avons retrouvé la plupart de celles des transepts et de la nef ; celles de la partie vieille sont en granit et n'ont pour ornement que des courbes géométriques ; elles sont perforées au centre. Quant aux clefs en schiste du prolongement, elles étaient déjà en bien triste état lorsque nous les avons découvertes ; c'est pis encore aujourd'hui ; l'une d'elles cependant, qui représente un curieux masque à feuillages, ayant été cachée longtemps dans des ronces en dehors du parcours des visiteurs, n'est guère dégradée ; je l'ai fait mouler.

XII.

Le schiste employé pour la construction de l'église de Villers provient, comme je l'ai dit, de deux gisements pour ainsi dire à pied d'œuvre et exploités par les moines pendant plusieurs siècles. Celui qui est à proximité du transept nord est dans l'enclos des ruines ; l'autre, près de la porte de Bruxelles, appartient à M. Mosselman du Chenoy.

Ces carrières sont abondantes ; l'exploitation, le débitage, la mise en chantier en furent faciles. Ces roches schisteuses sont à base simple ; ce sont des bancs compacts et serrés ; on dirait des fragments de murailles cyclopéennes.

Nous pensons que dans notre pays il n'existe pas de schiste réunissant des qualités plus parfaites, car d'ordinaire il se divise en feuillets rapprochés et supporte difficilement l'action du soleil, de l'humidité et des gelées.

Celui de Villers est fort dense, sa résistance à l'écrasement est très-grande s'il est de choix et posé en lit de carrière. Il a sur le granit l'avantage de la durée, car si l'église de Villers était construite au moyen de notre magnifique pierre bleue de Soignies ou des Écaussines, elle serait actuellement dans un bien plus triste état.

Les carrières de schiste de la Roche, qui se trouvent à vingt minutes de l'abbaye, sont encore exploitées, mais leurs produits sont loin d'être comparables à ceux de Villers; le fer y entre avec la même facilité que dans la pierre de France ordinaire et l'influence du climat est trop forte pour leur nature.

Mais tout n'est pas pour le mieux dans cette pierre considérée au point de vue d'un monument tel que Villers; les bancs renferment beaucoup de parties médiocres et même mauvaises sans que l'on puisse les discerner aisément; ensuite il faut tenir compte des difficultés inhérentes à sa texture fibreuse, à l'ondulation naturelle de ses feuillets, et de ce qu'elle n'est guère invulnérable que mise sur lit de carrière; hors de là elle se désagrège plus ou moins sous des charges moyennes.

Son échantillon ordinaire est de 0^m20; il est rare d'en trouver qui atteigne 0^m30; sa longueur, qui s'arrête le plus souvent vers 0^m75 à 1 mètre, est encore une source de difficultés dans les parties architecturées d'un monument; c'est avec toutes les peines du monde que l'on obtient des blocs d'un mètre et demi.

Les colonnes, comme on le pense bien, ont nécessité des pièces exceptionnelles; c'est ainsi que l'on a exécuté d'une seule pièce :

A. Les bases avec une partie du socle;



B. Le tambour reposant sur cette base ;

C. Chacune des trois assises dont se compose le chapiteau ;

D. Le sommier à entailles d'ancrage qui repose sur ce dernier.

C'est dans ces tambours que l'on constate les assises les plus épaisses ; elles vont de 0^m60 à 0^m80.

Le relâchement dans le choix des matériaux ne commença que lors de l'achèvement de la nef et de la partie supérieure de l'avant-corps. Les portions les plus récentes du grand œuvre sont les plus débiles et paraissent les plus vieilles.

Le tuf jaunâtre est de la nature de celui que l'on extrait à Maestricht, mais il provient, croyons-nous, de Linsmeau (canton de Jodoigne, Brabant). Son aspect, sa densité, son tissu le feraient prendre pour du calcaire jaune des environs de Metz ; on le travaille de même ; mais ce n'est pas un calcaire, au contraire, il a la faculté d'être réfractaire à l'action du feu ; on l'emploie beaucoup pour des fours. D'abord très-tendre et blanchâtre, il se durcit et jaunit à l'air. Il est court et de moyen appareil. La pierre poreuse des grandes voûtes ressemble à du ciment et fut souvent prise pour tel. A la collégiale de Nivelles on en a construit la coupole romane et ses pendentifs, de même que les voûtes à vis des escaliers des tourelles.

Des moyens chimiques permettent de s'assurer que c'est une concrétion naturelle ; si d'ailleurs c'était une pierre factice, on lui aurait évidemment donné la forme de voussoirs réguliers et non de moellons bruts. Cette pierre n'a pas de lit et se taille à la hache sans éclats ; c'est un tuf calcaire du terrain quaternaire ; on en rencontre dans diverses parties

du pays, par amas peu considérables, et il est à supposer que les gisements où l'on a pu trouver la quantité nécessaire pour les voûtes de Villers sont épuisés. Là encore on a su mettre la main sur des matériaux de premier choix dans leur espèce. De petit volume, sans force contre les intempéries, ils étaient peu propres à un autre emploi que pour des voûtes et des remplissages intérieurs.

A mon sens, cette pierre d'extrême légèreté résume ce que l'on peut imaginer de meilleur pour les panneaux de hautes voûtes ; je la crois supérieure aux poteries dont on fit emploi à l'époque byzantine et aux briques creuses.

La taille du schiste est assez facile, le temps a effacé sur les parois les coups de ciseaux. Un plus grand soin présida, comme de raison, aux parois extérieures. Tous les retours d'angle, pieds-droits, cordons, claveaux, sont ciselés et appareillés.

Les parements unis furent équarris grossièrement au ciseau et à l'aide du marteau ; on a laissé aux lits leurs plans naturels.

Les murailles sont composées de deux parements qui enferment un blocage de moellons moindres et de déchets ; c'est si bien relié que l'on ne voit nulle part de ces soufflures rendant nécessaire le reparementage, comme cela s'est présenté dans un certain nombre de nos monuments.

Les maçonneries sont d'une grande force ; elles n'offrent pas de trace de décomposition partielle ; la ruine résulte de causes générales, elle commença par la chute des grandes voûtes, puis par l'action destructive des arcs-boutants, qui ont poussé les murs hors de leur aplomb.

Au chœur tout est resté droit ; il n'y a là rien d'éton-

nant, car le chœur est appuyé par de vigoureux contre-forts disposés suivant cette forme polygonale qui offre tant de résistance ; c'est une force inerte, greffée sur une fondation que j'ai explorée et qui constitue un véritable roc.

Une seule chose donne au chœur une apparence de vétusté et de ruine, ce sont ses restes d'encadrements en tuf qui, comme aux autres fenêtres, sont rongés et hors de place ; mais si la main de l'homme ne s'en mêle pas, le chœur restera debout dans sa forme de lanterne pendant des siècles, après que tout le reste se sera effondré.

La rugosité du schiste, les cellules des assises, qui enferment un mortier très-dur, équivalent à une sorte d'ancrage qui empêche la disjonction des massifs ; toutes les parties sont rendues solidaires l'une de l'autre.

A plusieurs années d'intervalle, deux fragments de la tour sud se sont détachés ; l'un d'eux a roulé à dix mètres. Ces deux blocs de moellons médiocres forment une agglomération qu'il est quasi impossible de démolir ou même d'entamer sérieusement.

D'autres avantages résultent de la nature rude, grossière et abrupte de la roche schisteuse : quand elle est placée dans ses conditions normales, c'est bien la pierre la plus rebelle à tout changement ; ce fut sans doute ce qui fit échapper le vénérable édifice à la fièvre d'*embellissement* qui régnait au siècle passé ; on n'entâma que la façade. Plus tard, lorsque le schiste fut dépouillé de ses couvertures, on n'eut garde de le démolir pour vendre ces matériaux de peu de valeur ; il eût été plus facile d'exploiter les carrières voisines. Si, au lieu de matériaux grossiers, le monument avait été construit en calcaire, on l'aurait renversé, tout comme on

a fait sauter la somptueuse façade Louis XV en granit, qui a été convertie en chaux. C'est donc à cette pierre si commune que l'on doit la conservation relative de la construction.

J'ai opéré des tranchées pour reconnaître diverses fondations; on conçoit que cette exploration ait été circonscrite dans certaines limites, puisque le sol de l'église est recouvert de plus de trois mille mètres cubes de terres, de pierres et de décombres. Mais je suis parvenu à m'assurer que l'on ne se faisait pas une loi de suivre un niveau uniforme pour l'assiette des fondations; on bâtissait là où le terrain était bon. Les fondations du chœur, qui ont 5^m50 de profondeur, commencent à un mètre plus bas que celles des colonnes de la nef. Elles décrivent un demi-cercle, continu, de 4 à 5 mètres de largeur au fond.

Dans cette fouille à l'extérieur, j'ai trouvé des ossements; c'était sans doute la place d'un ancien cimetière.

Dans le bulletin n° 2 du Comité des monuments du Brabant, j'ai produit ce renseignement que les colonnes ne sont pas au milieu de leur fondation, laquelle consiste dans une muraille formée de libages bien construits; cette muraille cesse d'être continue à quelques décimètres du pavement, car un arasement complet eût été du gaspillage de matériaux; on a élevé de là, pour l'assiette des socles de colonnes, des piles formées de fortes assises. Cet ouvrage est parfaitement raisonné.

L'empattement vers la nef centrale est plus large du côté de la basse-nef à cause de la charge oblique de la voûte de cette nef, qui aboutit hors de l'axe de la colonne au milieu de cette fondation.

Une remarque capitale, c'est que l'édifice a été érigé,

non pas par parties horizontales, mais par fractions verticales, comme si l'on était pressé de se servir de chacune dès qu'elle était achevée. Il est probable que l'on adopta ce système par suite du manque de matériel et de la difficulté de s'approvisionner de la chaux et des pierres étrangères. En outre, ce mode permettait d'occuper pendant la durée de l'œuvre un certain nombre de travailleurs de toutes professions, qui se trouvaient en partie parmi les convers. On remarque visiblement que l'on a élevé d'abord la maçonnerie du chœur, puis par fragments les transepts. On a poursuivi ensuite, au moins en deux fois, jusqu'à la couture. Ce qui est curieux, c'est que ces soudures, aussi nettes que si elles étaient d'hier, n'offrent pas la trace du moindre mouvement.

Il ne faut pas être constructeur pour comprendre que ce système, quelque facile et avantageux qu'il soit à certains points de vue, crée une situation critique au constructeur responsable. Si l'on devait encore dans nos édifices procéder de la sorte, les hommes compétents prédiraient des lézardes et des mouvements dangereux, même dans l'hypothèse où toutes les fondations du monument auraient été construites d'un seul jet.

Les fondations de Villers sont-elles dans ce cas, comme on en a l'exemple dans plus d'une église inachevée? Je n'ose me prononcer. Il serait intéressant de faire les recherches nécessaires pour s'en assurer positivement.

Quoiqu'il en soit, le but de stabilité fut atteint, malgré des conditions défavorables, et, croyons-nous, par des moyens simples et logiques dont la tradition est perdue peut-être.

La construction gothique est un inépuisable objet d'études et d'enseignement; elle s'est élevée à un rare degré de per-

fection ; or il est impossible qu'elle n'ait pas été perfectionnée autant et même plus qu'ailleurs dans cette question prépondérante de la fondation des grands édifices voûtés sur colonnes.

Villers nous offre un exemple unique ; il recèle dans ses fondations des secrets féconds pour l'avancement de l'art de bâtir ; or le Gouvernement rendrait un grand service à l'art en chargeant l'un de ses ingénieurs d'explorer le sous-œuvre de cette église et d'en produire les dessins et l'étude. On y fera, j'en ai la conviction, des découvertes qui, appliquées à un seul édifice, réaliseraient des économies bien supérieures aux frais de cette entreprise. Ceci est, au surplus, le petit côté de la question ; le véritable avantage est celui qui en résultera pour la stabilité de nos monuments. Sous le rapport des fondations des grandes églises, l'art moderne est en arrière ; il n'a pu profiter, comme pour les parties en élévation, des exemples du moyen âge ; le système le plus usuel consiste dans des massifs de maçonnerie, qui sont surabondamment volumineux dans la crainte qu'ils ne le soient pas assez.

A part même l'absence d'un système raisonné, il suffit d'une négligence, d'une erreur, pour occasionner des désordres considérables dans l'œuvre ; la nef ajoutée de l'église de Villers en offre un exemple ; c'est à la suite d'un mouvement qui l'a mise en péril qu'on a dû recharger les arcs-boutants du côté septentrional pour les équilibrer avec la voûte qui les maitrisait. Selon moi, il faut en attribuer la cause à ce que l'on avait édifié une partie des colonnes sur fondation vierge et l'autre sur les murs de la crypte, que l'on avait même négligemment exhausés ; il en est résulté le tasse-

ment accentué que l'on remarque au cordon d'étage à l'endroit de la couture.

Pour être juste, je m'empresse de reconnaître que l'architecte du prolongement de la nef n'eut pas ses coudées franches, car tout dans cette œuvre témoigne d'une sévère économie et du besoin d'en finir au plus vite avec cette construction qui s'élevait à la place de l'ancienne église. Cette dernière sous le rapport de l'art était un obstacle, mais, reliée à la nef centrale, elle donnait toute satisfaction pour le service du culte.

On n'est pas d'accord quant à l'influence de la végétation sur la durée des voûtes. Les uns disent qu'elle protège, les autres qu'elle nuit; il faut s'entendre : quand elle est moyenne, elle absorbe l'humidité et forme un abri; son balancement ne peut avoir d'influence; les racines servent même de ligatures; mais, quand les arbustes sont devenus trop forts, les grands vents impriment à leur tronc un mouvement de levier qui désagrège les voussoirs. En somme, le taillis a été favorable à la conservation; si l'on avait, au début, garni l'extrados des voûtes d'une couche de terre et fait un semis d'arbustes de petite taille, je pense qu'il nous en serait resté la majeure partie.

Il résulte de témoignages antérieurs à mes souvenirs que la voûte de l'adjonction seule était tombée en 1850; que celle de la nef vieille, ayant dès lors un défaut d'armure, commença à se détacher par morceaux dès 1842, pour arriver successivement à l'état où elle se trouve aujourd'hui. Je connus cette ruine célèbre en 1844, et c'est de la fin de cette année à 1850 qu'eut lieu l'éboulement des voûtes du chœur et des croisillons des transepts.

Dans le tracé de ses voûtes, l'architecte appliqua plusieurs progrès de détail; je ne prétends pas qu'il en ait été l'initiateur, mais je tiens à établir que son œuvre était pour le moins au niveau de son époque. Il était d'usage de donner le même profil aux arcs-doubleaux et aux arcs ogivaux; la forme usuelle était de deux tores d'arêtes séparés par des chanfreins; cette figure, inscrite dans un plan carré, était, aux premiers de ces arcs, normale à la voûte et prenait aisément place sur le tailloir d'un chapiteau. Mais il n'en était pas de même pour l'arc ogival que l'on forma d'une moulure amincie sur la face, s'harmonisant mieux avec l'arête qu'elle marquait. Il en résulta un autre avantage : ce fut que cette moulure se logea mieux dans le petit espace disponible à chaque coin du support.

J'ajouterai ceci à propos des voûtes à double travée : les arcs ogivaux étaient habituellement en demi-cercle; nous les avons mesurés avec assez d'exactitude pour dire qu'ici ils ont plus de hauteur que la moitié de leur corde, ce qui les rendait plus résistants.

L'exemple que l'on possède à l'entrée du chœur d'une voûte en deux travées qui, même réunies, figurent, non pas un carré, mais un rectangle allongé, est rare dans l'architecture du commencement du ^{xiii}^e siècle. Cette disposition avait sans doute une autre cause que celle supposée, qu'en réunissant en un carré deux compartiments de voûtes, les constructeurs gothiques suivaient, sans trop s'en rendre compte (ce dont je doute fortement), les exemples des Romains; je pense avoir trouvé le motif de cette structure; mais, pour l'exposer et le démontrer, je devrais entrer dans des développements étendus qui sortiraient du cadre de cette notice.

Un point de construction qui mérite d'être noté, c'est que les arcs ogivaux et doubleaux des voûtes, tant que leur courbe n'est pas assez détachée du mur pour perdre l'équilibre, sont en moellons de petit appareil, certainement maçonnés à la main ; on ne fit emploi de ceux de calibre ordinaire que dans la partie de courbure exécutée sur ceintrages et couchis.

XIII.

Il me reste à compléter par quelques notes rapides l'étude archéologique très-sommaire de ce monument.

La crypte enclavée sous l'extrémité ouest de la nef était, ai-je dit, construite sous une église antérieure à cette nef. Une ancienne baie de fenêtre souterraine prouve que cette église n'avait pas de bas-côtés. Cette crypte n'a pu être qu'un lieu de sépulture et non pas un local pour service religieux, ce qui eût nécessité un niveau plus élevé pour sa voûte, lequel correspond à celui de la vallée. Jamais on n'a pu s'y introduire comme dans une église souterraine, mais on y pénétrait comme dans une cave ; du reste, une église basse n'est pas divisée par une épine de colonnes au centre. Elle ne se termine pas non plus par un mur plat, mais par une absidiole.

Elle est romane en tous points et, je l'ai dit à satiété, la nef qui la surmonte est gothique ; il y a entre les deux un siècle de différence ; si d'ailleurs elles avaient été contemporaines, elles auraient le même axe ; elles ne l'ont pas et même la crypte présente un hors d'équerre dépourvu de toute raison d'être par rapport à l'état des lieux et qui, sans doute, était commandé par la disposition de l'église primitive.

J'ai dit qu'ayant sondé à cet endroit la fondation d'une

colonne de la nef, j'y ai trouvé une preuve évidente de ce que j'avance : c'est que sur le mur de la crypte est montée jusqu'au niveau du socle une pile d'arasement d'une maçonnerie médiocre et tout autre que celle de la muraille.

Enfin, dans la substruction et le prolongement de la nef, les vides et les appuis n'ont rien de commun, à telle enseigne que le fond de la crypte dépasse d'environ un mètre l'axe de la troisième colonne.

Comme on pouvait se demander si cet édifice souterrain n'était pas à la place même du chœur de l'ancienne église, j'ai pratiqué en avant de la façade occidentale des excavations pour retrouver les fondements d'un transept ou d'une nef, mais je n'y ai rencontré que des massifs isolés, incorrects et ne répondant à aucun plan ; du reste, le chœur eût été, dans l'hypothèse, plus grand que celui du temple actuel, ce que l'on ne peut admettre.

La cave sur laquelle le porche est érigé, fut sans doute une dépendance utile, mais elle résulte d'une nécessité, celle de descendre la fondation au niveau de la crypte ; dès lors, il a suffi d'une voûte en berceau pour former la cave.

Le porche, que le premier j'ai jugé avoir été conçu et érigé en un simple rez-de-chaussée, est en cela conforme à ceux de l'ordre de Citeaux ; il en revêt le caractère sous les autres rapports. Dans ses murailles, il appartient au roman pur ; cependant une pointe ogivale perce dans ses voûtes. Ses étages gothiques furent élevés environ trois quarts de siècle plus tard.

Le plan de l'église de Villers rompt complètement avec les principes qui ont présidé aux dispositions des parties antérieures ; les idées se sont élargies ; c'est pour une sorte de

cathédrale que l'on s'est prononcé; c'est bien là un type pur de l'art ogival primaire. Cette grande entreprise dut, pensons-nous, être conçue sous l'abbé Conrad de Seyne (1209-1214), devenu plus tard cardinal et légat du Pape dans le midi de la France.

J'ai indiqué la marche de cette œuvre puissante, interrompue à la rencontre de l'église primitive pendant un grand nombre d'années. La date du vœu formé par Daniel d'Yssche (vers 1251), à la suite duquel on abattit cette église pour achever la grande nef, concorde on ne peut mieux avec la date de 1267, que la chronique abbatiale fixe pour la pose de la croix terminale au sommet du pignon de façade.

Il est inutile d'insister sur la question du côté ancien et du côté nouveau de la nef; la structure de celui-ci ne fait qu'une avec les étages d'avant-corps, qui sont, comme je l'ai mentionné, d'un dessin plus récent; son tassement à l'endroit de la soudure, la manière dont cette dernière se montre au dedans et au dehors, le relâchement dans la construction et divers points de détails établis au cours de cette notice, ne permettent aucun doute sur cette question importante.

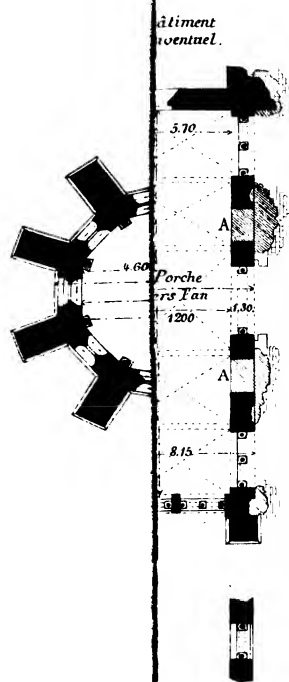
J'ajouterai que les ornements aux chapiteaux et aux clefs de voûte sculptées de la jonction sont peu compatibles avec la règle de Cîteaux; ils s'expliquent mieux en admettant l'époque indiquée où cette règle avait vieilli et était moins rigoureusement observée.

En 1275, on mit la croix sur la flèche du chalcidique.

L'achèvement du chœur des convers, de 1276 à 1285, semble en contradiction avec le fait précité de l'achèvement

du pignon occidental en 1267 ; mais on se l'explique en réfléchissant qu'il ne s'agissait ici que de la *grosse construction* ; les dates subséquentes se rapportent aux travaux intérieurs et à ceux des aménagements du mobilier ; de notre temps les choses ne vont guère plus vite.

Pour terminer, je ferai cette remarque que, dans la restauration de l'avant-corps, j'ai exclu les éléments autres que ceux qui en quelque sorte s'imposent d'eux-mêmes et concordent avec l'état du lieu ; les artistes qui voudront se livrer à des études pour la restauration conjecturale de l'ancienne église de Villers, à l'époque de sa splendeur première, trouveront dans mon travail des points de repère importants et exacts. La tâche dont j'ai été chargé ne va pas au delà.



âtiment
ventuel.

5.70

A

4.60

Porche

rs lan

1.30

A

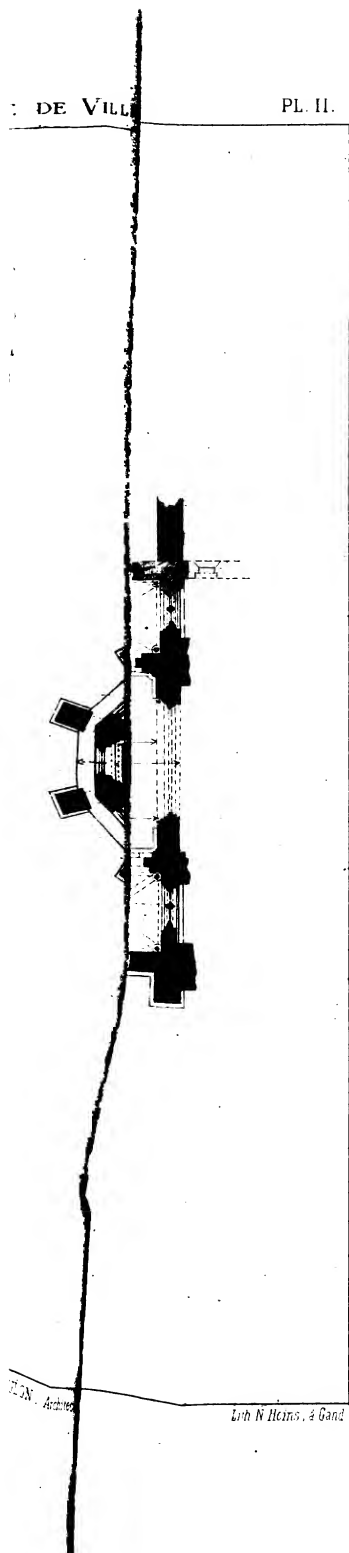
8.15

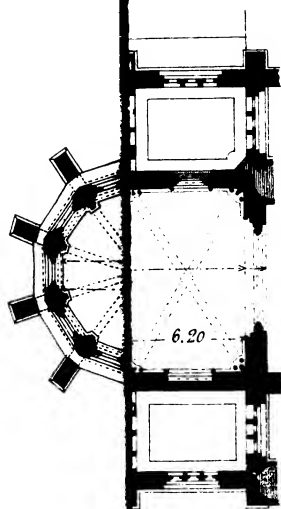
Restauration
des fenêtres A.

Luth W. H. H. a. G. H.

: DE VILL

PL. II.

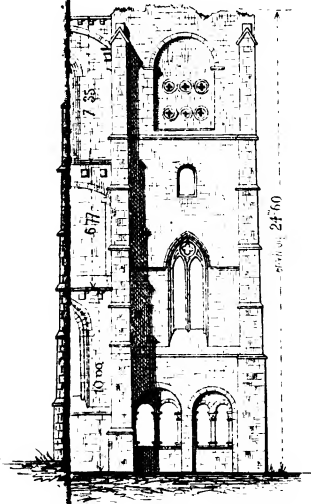




40 mètres.

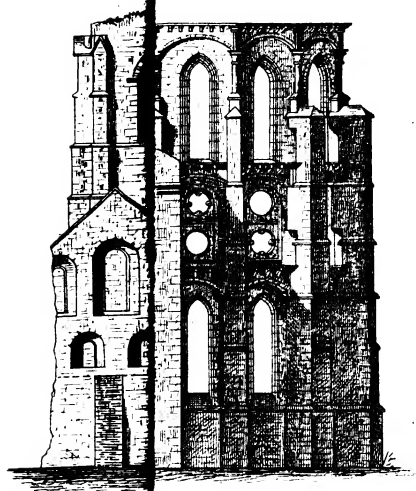
W.S. 50'

Lith. W. Heins & Gand.



A. Heins, sc.

Luth. N. Heins, a. Gend.

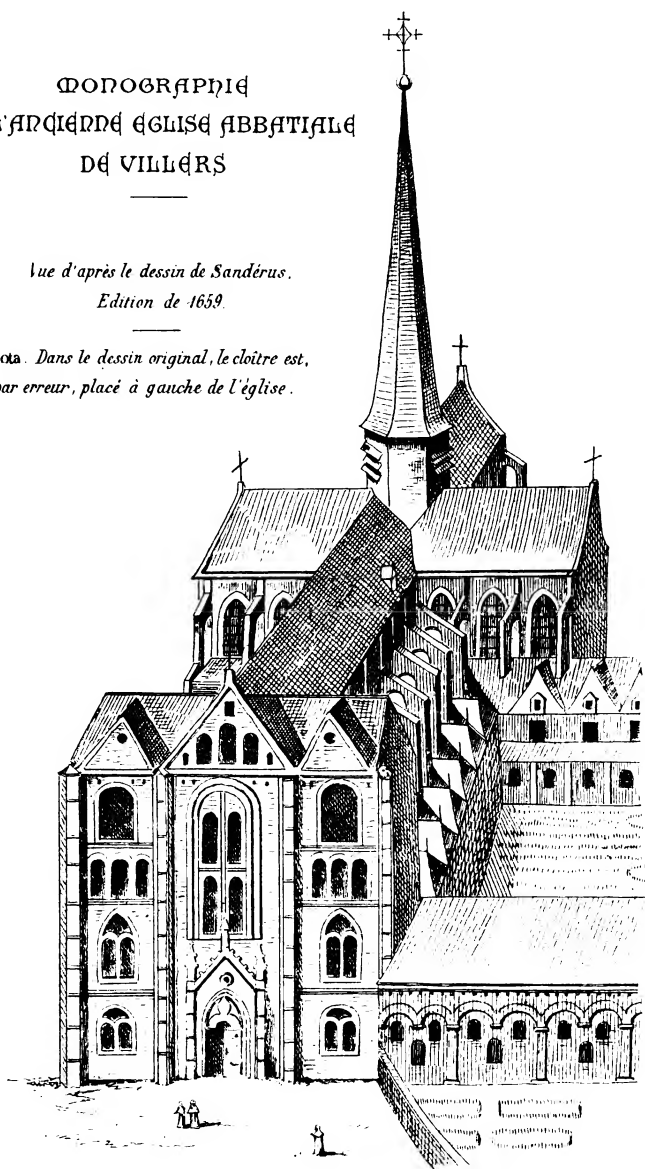


MONOGRAPHIE
DE L'ANCIENNE EGLISE ABBATIALE
DE VILLERS

Vue d'après le dessin de Sandérus.

Edition de 1659.

*Nota. Dans le dessin original, le cloître est,
par erreur, placé à gauche de l'église.*



ABBAYE DE

seconde moitié du XIII^e siècle.

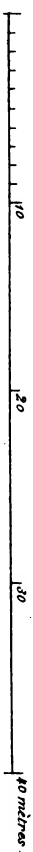
précédents.

Ernie Coulon

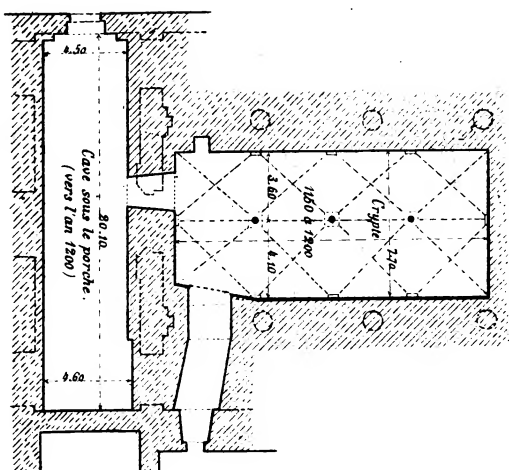
A Heins, sc.

PROLOGE
DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT
DE VILLERS.

Facade postérieure, côté Est.



ΜΟΝΟΓΡΑΦΙΑ
ΔΕ Τῆς ΑΡΧΙΤΕΚΤΟΝΙΚῆς ΑΒΒΑΤΙΑΛῆς
ΔΕ VILLÉRS.



Plan de la Crypte, etc.

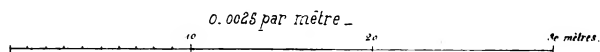
Coupe dans le milieu de l'avant-corps.
(Vers 1200 et seconde moitié du XIII^e siècle.)

Echelle de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
20 mètres.

ANCIENNE
ABBAYE DE VILLERS.
MONOGRAPHIE DE L'ÉGLISE.

Coupe sur les nefs et Chapelles Nord.

- A. Toit couvrant les chapelles.
- B Toit primitif des bas-côtés.
- C. Recharge sur les arcs-boutants.
- D. Maçonnerie brute sur le seuil.



MONOGRAPHIE
DE L'ANCIENNE ÉGLISE ABBATIALE
DE VILLERS.

Coupe dans le croisillon Nord du Transept.

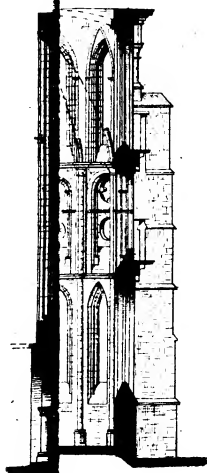
B. *Toit primitif des bas-côtés.*

C. *Recharge sur les arcs-boutants.*

TOPOGRAPHIE
DE L'ANCIENNE EGLISE ABBATIALE
DE VILLERS.

Coupe transversale sur le transept, côté Est.





BOUZZON, Archt

lith W Hems, & Sand

14 DAY USE
O DESK FROM WHICH B
LOAN DEPT.

**This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.**

Renewed books are subject to immediate recall.

~~AUG 19 1966 3 3~~

RECEIVED

SEP 6 - '66 - 4 PM

LOAN DEPT.

LD 21A-60m-10,'65
(F7763s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C006197115

